

ÉTUDE MÉDICO-LÉGALE SUR LA CASTRATION

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Mercredi 17 Janvier 1894

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Georges PINOT

Né le 10 Mai 1871, à Mâcon (Saône-et-Loire)

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1893

ÉTUDE MÉDICO-LÉGALE SUR LA CASTRATION

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Mercredi 17 Janvier 1894

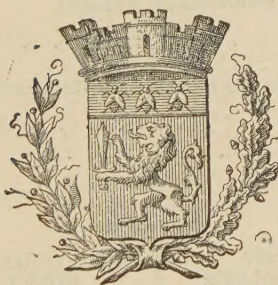
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Georges PINOT

Né le 10 Mai 1871, à Mâcon (Saône-et-Loire)

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1893

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN
GAYET. ASSESSEUR

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, GLÉNARD

Professeurs

Cliniques médicales.	{ MM. LÉPINE.
	BONDET.
Cliniques chirurgicales	{ OLLIER.
	PONCET.
Clinique obstétricale et Accouchements	FOCHIER.
Clinique ophthalmologique.	GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAILLETON
Clinique des maladies mentales.	PIERRET.
Physique médicale	MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ,
Chimie organique et Toxicologie	CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique	FLORENCE.
Zoologie et Anatomie comparée.	LORTET.
Anatomie.	TESTUT.
Anatomie générale et Histologie.	RENAUT.
Physiologie	MORAT.
Pathologie interne	TEISSIER.
Pathologie externe.	BERNE.
Pathologie et Thérapeutique générales	MAYET.
Anatomie pathologique.	TRIPPIER
Médecine opératoire	POLLOSSON (Maurice).
Médecine expérimentale et comparée.	ARLOING.
Médecine légale	LACASSAGNE.
Hygiène	ROLLET
Thérapeutique	SOULIER.
Pharmacie.	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes LAROYENNE

Chargés de cours complémentaires

Clinique des Maladies des Enfants MM. WEILL, agrégé.
Accouchements. POLLOSSON (Aug.), —
Botanique BEAUVISAGE. —

Agrégés

MM. AUGAGNEUR	MM. DIDELOT	MM. ROCHET	MM. VIALLETON
BEAUVISAGE	GANGOLPHE	RODET	BOUVEAULT, chargé
CONDAMIN	JABOULAY	ROLLET (Et.)	des fonctions d'agrégé
COURMONT	LANNOIS	ROQUE	BARRAL, id.
DEROIDE	PERRET	ROUX	
DEVIC	POLLOSSON (A.).	WEILL	

M. ETIEVANT, Secrétaire,

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président ; M. M. POLLOSSON, Assesseur ; MM. LANNOIS et E. ROLLET, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises, dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MÈRE

A MON ONCLE

le Docteur H. BONNE

A MON FRÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le docteur LACASSAGNE

Professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Lyon
Chevalier de la Légion d'honneur

A MES MAÎTRES CIVILS ET MILITAIRES

AVANT-PROPOS

C'est à M. le professeur Lacassagne que nous devons l'idée de ce travail ; qu'il reçoive ici l'expression de notre gratitude pour les conseils qu'il n'a cessé de nous prodiguer et pour la bienveillance qu'il nous a toujours témoignée. Nous le remercions d'avoir bien voulu accepter la présidence de notre thèse inaugurale.

Nous n'oublierons pas l'empressement avec lequel nos amis Vaucher et Mallet, avocats à la Cour d'appel de Lyon, se sont mis à notre disposition pour la partie législative de cette étude.

Enfin nous gardons un excellent souvenir des leçons cliniques de nos maîtres de la Faculté et de l'Ecole.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552603_0044

CHAPITRE I

Quelques causes de la castration à travers les âges.

Il est remarquable de constater qu'aux origines de l'humanité, la castration se pratiquait avec une fréquence extrême; au contraire, de nos jours, ce crime est excessivement rare, si toutefois nous faisons abstraction d'une secte russe, les Skoptzy, qui use largement des mutilations génitales, sous l'influence d'idées religieuses très particulières : « Tout ce que nous pouvons affirmer, dit Legrand du Saulle, c'est que la castration a presque entièrement disparu de nos mœurs, et qu'elle s'observe aujourd'hui plus souvent comme acte de folie que comme tentative criminelle. Ce crime est devenu si rare que, de 1820 à 1884, il n'y en a eu en moyenne qu'un par période quinquennale (1) ». Nous nous sommes demandé qu'elles pouvaient être les causes de ces variations de fréquence, et nous allons essayer de les déterminer, non

(1) Legrand du Saulle, *Méd. lég.*

seulement parce que cette question offre un intérêt considérable au point de vue anthropologique, mais encore parce qu'elle présente d'importantes conséquences pratiques : nous croyons, en effet, que les lois doivent s'accommoder aux modifications successives des sociétés qu'elles régissent, et subir une évolution semblable à celle des crimes qu'elles ont pour but de réprimer. Etudier les causes de la castration aux différents âges de l'humanité, et voir si ces causes existent encore maintenant ; — considérer parallèlement les pénalités qui autrefois ont été attachées à cette mutilation et celles que nos codes lui destinent actuellement ; — examiner enfin si la punition est vraiment proportionnée à la faute, et si les législations contemporaines ont suffisamment tenu compte des conditions nouvelles du crime : tel est le but de ce travail.

Quand on étudie l'histoire des Primitifs, on remarque une foule de coutumes cruelles ou bizarres, inexplicables en apparence ; eh bien, il appartient à l'anthropologue de découvrir leur signification véritable. Il est certain que les peuples sont toujours logiques dans leurs actes, au moins à leur point de vue, sinon au nôtre ; c'est là une grande vérité philosophique qui se dégage de l'ensemble des faits observés, quels que soient l'époque et le milieu où ils ont été étudiés ; et nous n'avons qu'à appliquer cette donnée générale au cas particulier de la castration, pour arriver à comprendre le sens caché de cette mutilation ethnique.

Si nos ancêtres, au début des civilisations, ont eu souvent recours à la castration, c'est qu'elle était chez eux une véritable nécessité, nécessité déterminée par leur situation précaire. En effet, aux temps préhistoriques

(et même à l'époque actuelle, si nous voulons aller au fond des choses), l'homme n'avait vraiment que deux besoins à satisfaire, manger et se reproduire. Tout est là : assurer sa propre existence, assurer l'existence de l'espèce. Mais il n'est pas toujours facile de réaliser simultanément ces deux buts, si l'on songe aux exigences de la lutte pour la vie ; et souvent l'individu, mis en demeure de choisir entre son propre anéantissement et celui de sa race, n'hésite point et, par suite d'un égoïsme naturel, préfère vivre ; peu lui importe le sort des générations futures. Et si nous faisons observer que, malgré les conditions faciles d'existence qui nous sont faites maintenant, malgré les progrès sans cesse réalisés par les peuples modernes, les malthusianistes contemporains ne nous enseignent pas autre chose que la limitation de l'espèce, nous ne nous étonnerons point que l'homme primitif, cherchant péniblement son pain quotidien, et sans lendemain assuré, ait aussi, bien souvent, fait passer son existence avant celle de ses enfants. Supprimer ces petits êtres qui mangent et qui ne rapportent rien, quoi de plus logique ? On chercha d'abord les moyens de suppression les plus simples, et l'infanticide fut la règle (1) ; en effet, le moindre traumatisme n'amène-t-il pas la mort de l'enfant qui vient de naître ? Plus tard, des peuples moins grossiers compliquèrent les procédés employés ; on trouva l'avortement, ce corollaire plus raffiné de l'infanticide, qui marque un degré plus avancé de civilisation ; il faut déjà une certaine somme de connaissances pour songer à tuer l'enfant dans le sein de sa mère, sans faire courir à celle-ci des dangers trop grands.

(1) Galliot : thèse de Lyon, 1884.

D'autre part, on pensa à la castration : c'est si facile chez l'homme de retrancher ces organes génitaux qui sont tout extérieurs, et s'offrent pour ainsi dire au couteau ; et puis on est ainsi bien mieux assuré de la destruction de la race que par l'infanticide ou l'avortement : la castration n'abolit-elle pas irrémédiablement la faculté de reproduction, et cela pour toute la vie ? Mais, dira-t-on, pourquoi s'est-on contenté de pratiquer la castration seulement chez l'homme ? C'est précisément à cause de l'extériorité de ses organes génitaux ; il est besoin de notions complexes d'anatomie pour arriver à la découverte des ovaires, profondément situés dans l'être féminin, et pour savoir que ces ovaires sont des facteurs importants de reproduction ; aussi l'histoire ne contient que de rares exemples de castration chez la femme ; bien entendu nous ne parlons pas de l'infibulation, de l'ablation du clitoris, qui n'ont rien de commun avec la véritable castration.

Nous constatons donc en ces temps reculés l'extrême fréquence de trois crimes : l'infanticide, l'avortement, la castration (1). Nous allons voir maintenant ce qu'elle est devenue dans la suite des âges, et ses nouvelles causes, au fur et à mesure des changements sociaux.

Dans les temps préhistoriques, la castration avait pour but la limitation de l'espèce ; plus tard, lors des premières civilisations, quand les conditions de la lutte pour la vie devinrent moins rigoureuses, quand l'homme, assuré de son pain, songea enfin à sauvegarder l'espèce, la castration fut pratiquée précisément dans un but opposé. Par une analogie frappante avec beaucoup de races animales,

(1) Surtout la castration des prisonniers de guerre.

chez lesquelles il y a bien moins de mâles que de femelles, et en raison de ce fait qu'un seul homme peut multiplier sa race autant qu'il le veut, s'il a un grand nombre de femmes, le rôle primordial fut donné à celle-ci. Dès lors, la polygamie était instituée, polygamie évidemment favorable au maintien du corps social, puisqu'elle « garantit les femmes contre l'abandon, augmente le nombre des naissances et assure aux enfants les soins d'une ou de plusieurs mères adoptives, si la mère réelle vient à succomber (1). »

Aussi tous les peuples anciens ont-ils pratiqué la polygamie, et les procédés employés à l'égard des vaincus étaient fort simples. On mettait à mort les hommes, et les femmes étaient réservées pour la couche du vainqueur. Si nous ouvrons la Bible, nous voyons que « la tribu de Benjamin se procura des femmes en massacrant les habitants de Jobez-Gibad et en y capturant quatre cents vierges; une autre fois, les Benjaminites pratiquèrent un rapt sabin en enlevant des femmes pendant une fête, près de Bétel. Les Israélites ayant vaincu les Madianites, tuèrent tous les hommes suivant la coutume sémitique, et emmenèrent les bestiaux, les enfants et les femmes (2). »

Citons encore ce passage du Deutéronome : « Si vous voyez parmi les prisonniers de guerre une femme qui soit belle, et que vous conceviez pour elle de l'affection, et que vous vouliez l'épouser, vous la ferez entrer dans votre maison... et elle sera votre femme (3). » Il est donc hors

(1) Letourneau : *Evolution du mariage et de la famille*.

(2) *Nombres*, t. XXXI, p. 7, 9.

(3) *Deut.* XXI, p. 10, 11, 12, 13.

de doute que les Israélites ne se sont point soustraits à la loi commune de la polygamie.

Mais d'autres peuples pensèrent qu'au lieu de supprimer les prisonniers mâles à l'exemple des juifs, il était beaucoup plus avantageux de les conserver, tout en les mettant dans un état d'infériorité qui assurât à jamais la domination du vainqueur. Pourquoi mettre à mort ces milliers d'êtres qui représentaient une force colossale et pouvaient rendre à leur maître d'immenses services ? N'était-il pas plus simple de les châtrer ? Ce procédé répondait à toutes les exigences du problème ; car, tout en marquant l'esclave d'un signe indestructible (1), tout en assurant à jamais l'extinction de sa race, il permettait de conserver ses bras à la disposition du vainqueur. D'ailleurs, ces châtrés possédaient des qualités précieuses qui n'étaient point à dédaigner. Hérodote ne dit-il pas que « parmi les barbares on estimait plus les eunuques que les autres, à cause de leur fidélité et de la confiance qu'on pouvait prendre en eux pour toutes choses ? (2) » Aussi nous voyons les Perses (Cyrus) les Mèdes, les Assyriens (Sémiramis), employer une quantité prodigieuse d'eunuques (3). « Nabuchodonosor faisait couper tous les juifs et tous les prisonniers de guerre, afin de n'avoir que des eunuques à son service particulier (4). » Et si au lieu de leur pratiquer la castration, les juifs mettaient à mort les vaincus, c'est qu'une loi religieuse

(1) Elisée Reclus : *Revue intern. des sciences*, 1889.

(2) *Hérodote*, liv. VIII.

(3) Ancillon : *Traité des eunuques*, 1707.

(4) Josèphe : *Antiq. Judaïques*, liv. 10, chap. 16.

leur défendait « de châtrer les hommes et même les animaux (1). »

Donc la castration, dans les civilisations anciennes, offre des relations étroites avec la polygamie, et nous rappellerons que « la présence d'eunuques dans la maison des souverains asiatiques lui est intimement liée ; elle remonte en Chine à la plus haute antiquité (2). »

L'établissement de la polygamie donnait à la femme un rôle fort important ; et naturellement la femme eut bientôt une influence considérable sur ces jeunes sociétés. Nous avons une preuve de cette influence (3), dans ces évirations fréquentes de la mythologie ancienne qui sont toujours ordonnées par des déesses et non par des dieux : Cybèle force Attis, qui avait délaissé son culte, à amputer sa virilité avec une pierre tranchante, *saxo acuto*, rapporte Ovide (4) ; Uranus est éviré par son fils Saturne, sur l'ordre de sa femme ; enfin Ammien Marcellin rapporte à Sémiramis le triste honneur d'avoir pour la première fois pratiqué la castration (XIV, 6). Mais ces légendes religieuses qui, fabriquées par des hommes, doivent reproduire les vices et les cruautés de leurs prototypes (Lafargue), prouvent encore autre chose, l'épouvantable férocité de nos ancêtres sémites et aryens. Apollon, le dieu de la lumière et de l'art, écorchant tout vif Marsyas, qui avait osé lui disputer le prix de la musique, semble une histoire inventée à plaisir par quelque malencontreux rapsode cherchant à réveiller l'attention de ses audi-

(1) Flavius Josèphe : *loc. cit.* IV, VIII, 40.

(2) Morache : *Pékin et ses habitants*. Baillière. p. 132, 1869.

(3) Paul Lafargue : *Circoncision*, *Bull. soc. Anthropol.*, 1887.

(4) Fastes IV.

teurs : un tel acte de férocité n'a pas été imaginé ; il n'a été attribué à un dieu que parce qu'il était d'occurrence fréquente aux temps où se formaient les légendes des dieux. Assur-Nazir-Pal, un des puissants conquérants ninivites, un des héros de la civilisation assyrienne, grand bâtisseur de palais et de temples, fit graver l'histoire de ses exploits sur les portes de son palais : une inscription porte : « J'ai amené à Ninive Aheabad, le chef des révoltés de la ville de Sarce, où je le fis écorcher, et j'étendis sa peau sur le rempart de sa ville. » Un des bas-reliefs de Sargon représente un prisonnier mis en croix et en train d'être écorché tout vif (1). Il n'est donc pas étonnant, qu'à l'exemple des sauvages qui scalpent leurs ennemis, nos ancêtres aient pris plaisir à recueillir les dépouilles de leurs adversaires et, comme le corps entier ou même la tête étaient souvent d'un transport difficile, ils se contentaient des organes génitaux, « fragments significatifs qui représentent la force, la virilité, la puissance reproductrice » (2).

Le monument de Carnac, en Egypte, nous apprend que 1,300 ans avant Jésus-Christ, Mécaphta, de la 19^e dynastie, après avoir repoussé les Lybiens, entra dans sa capitale avec un convoi d'ânes portant 1,325 phallus coupés sur le champ de bataille ; encore aujourd'hui les Gallac amputent les phallus des vaincus, et en Abyssinie un chef se fait gloire de conserver pendus le long des murs de son palais le plus grand nombre possible de ces

(1) *Histoire ancienne de l'Orient*, t. IV, chap. V, par. 2 par F. Lenormand, continuée par F. Babelou, 1885.

(2) Bordia : *Annales de l'Enseignement supér. de Grenoble*, 1893.

organes desséchés et momifiés. Le primitif, qui avait fait ses dieux anthropomorphes à son image devait les juger sensibles aux mêmes jouissances que les hommes ; aussi les sacrifices humains faits dans un but religieux existèrent longtemps chez les peuples divers ; rappelons seulement le sacrifice d'Iphigénie et dans un autre milieu celui d'Abraham, qui nous dénote chez les peuples sémitiques de cette époque le souvenir encore assez vivace de ces mœurs sanguinaires. Dans la suite les dieux, au lieu d'exiger la victime tout entière, finirent par se contenter d'une partie mutilée, et agréèrent l'offre des testicules humains. Ainsi prit naissance la castration religieuse, que nous considérons avec M. Bordier « comme un sacrifice symbolique fait à la divinité. »

Mais avant de poursuivre cette étude, résumons en quelques mots toute cette évolution complexe de la castration, de manière à mettre en lumière ses différentes causes. Nous croyons que la castration, après avoir contracté des rapports intimes avec l'infanticide et l'avortement, comme l'a établi M. le professeur Lacassagne, fut plus tard intimement liée à la polygamie, et qu'enfin elle eut pour prétexte des motifs religieux.

Nous allons maintenant voir comment la castration religieuse perdit peu à peu ses caractères primitifs pour aboutir à la simple circoncision. Et si nous insistons sur cette castration religieuse c'est que, seule, elle a survécu, même après la naissance du christianisme ; au fond, les Skoptzy qui se mutilent actuellement en Russie obéissent aux mêmes motifs qui autrefois portaient les prêtres de Cybèle à s'émasculer ; sans doute ils ont de la chasteté une

idée beaucoup plus précise, et il est juste de dire que cette idée a été apportée par le christianisme ; mais leurs pratiques ne sont-elles pas un signe de déférence et de soumission à la divinité, et le sang qu'ils répandent en faisant l'ablation des organes génitaux n'est-il pas versé avec cette pensée sous-entendue que, dans les rapports d'homme à Dieu comme dans ceux d'homme à homme, le sang est le sceau par excellence des serments (1) ?

Nous croyons donc avec M. Bordier à l'unité de cette histoire de la castration religieuse, et après avoir étudié ses origines, nous allons rappeler ses principales manifestations à travers les âges.

Dans l'antiquité, la castration était fréquemment pratiquée soit par les prêtres, soit par les fidèles.

Ainsi Dion Cassius rapporte qu'on offrait au dieu d'Emèse des phallus humains (2), que l'empereur Héliogabale s'était soumis à la castration pour arriver à la dignité d'Archigalle (3), que la déesse d'Hiérapolis était honorée par la pratique de l'éviration (4). Chez les Athéniens les prêtres étaient souvent eunuques (5) ; notamment les prêtres du temple de Diane, à Ephèse, étaient châtrés (6). A Rome, les prêtres de Cybèle s'émasculaient en se coupant le cordon testiculaire avec un tesson de poterie de Samos (7). Martial signale dans la Rome

(1) Bordier : *Loc. cit.*

(2) Dion Cassius : *Hist. romaine*, livre XXIX, parag. II.

(3) Dict. Larousse, t. II, 1867. *Art. castration.*

(4) Lucien : *La Déesse Syrienne*, par. 32, 50, 51.

(5) Ancillon : *Loc. cit.*, p. 21.

(6) Plutarque : *In Alexandr.*

(7) Pline : *Hist. nat.* — Juvénal, sat. VI. — Martial : Livre XI.
— Platon : Livre IV.

impériale certaines castes religieuses qui pratiquaient la castration. Enfin, les prêtres égyptiens étaient eunuques (1).

Mais, peu à peu, par suite des progrès de la civilisation, les mœurs s'adoucirent et les mutilations ethniques perdirent leur caractère de férocité. Ces prêtres égyptiens qui d'abord s'émasculaient en l'honneur de la divinité, finirent par s'astreindre à la seule pratique de la circoncision. Il est également certain que chez les Juifs la castration n'a jamais été en vigueur ; mais elle fut remplacée par la circoncision (2), et tous les auteurs sont d'accord sur la signification religieuse de cette opération. « Le peuple d'Israël proclame impur tout ce qui n'est pas circoncis : l'esclave acheté hors du pays devait être circoncis ainsi que l'étranger pour être admis aux festivités de la Pâque (3). L'arbre lui-même devait être circoncis. Tout arbre fruitier qu'on plantait était considéré pendant trois ans impur, le fruit était son prépuce ; à la quatrième année, il fallait l'offrir à l'Eternel pour le purifier (4). Quand Moïse veut témoigner de son indignité pour la mission que lui impose l'Eternel, il dit : Pharaon m'écouterait-il, moi qui suis incirconcis des lèvres ? (5) Jérémie ordonna aux habitants de Jérusalem de « se circoncire à l'Eternel, d'enlever le prépuce de leurs cœurs », pour que sa fureur ne sorte pas comme un feu (IV. 4). La circoncision devient le symbole de la

(1) Philon : *De Circumcisione*.

(2) Lafargue : *Loc. cit.*

(3) Gén. XVII, 12 : Exod. XII, 48.

(4) Lév. XIX, 23, 24.

(5) *Exod.* VI, 12 et 23.

pureté : « Réjouissez-vous, habitants de Jérusalem, s'écrie Isaïe, car l'incirconcis et le souillé ne séjourneront pas parmi vous (LII. 1). » L'Eternel menace de sa colère ceux dont le cœur est incirconcis (1) ; mais il promet les biens de la terre à ceux dont il circonciera le cœur (2).

Il est donc hors de doute que la circoncision est un diminutif de la castration religieuse (3), et si nous rappelons d'autre part qu'elle est un souvenir d'une coutume plus ancienne et dont nous avons déjà parlé, la castration des esclaves et des prisonniers de guerre chez les peuples primitifs (4), nous voyons qu'un double lien rattache la circoncision à la castration et affirme les rapports étroits qui existent entre ces deux manifestations ethniques.

En se contentant de la circoncision, le peuple d'Israël avait singulièrement adouci les mutilations barbares pratiquées autrefois en l'honneur des dieux. Les premiers chrétiens remirent en honneur ces mutilations dans toute leur rigueur, et nous citerons seulement les noms d'Origène, de Léonce d'Antioche, de Valésius et de leurs nombreux disciples, et de certains Ariens qui se châtraient sous l'influence d'idées mystiques.

Ce sont ces mêmes idées qui portent actuellement les skoptzy à la pratique de la castration. Comme les premiers chrétiens, les skoptzy interprètent à la lettre ce passage de saint Mathieu :

« Il y a en qui se sont fait eunuques pour le royaume des cieux. Que celui qui peut entendre entende. » (5)

(1) *Lév.* XXVI, 41.

(2) *Deutér.* XXX.

(3) Paul Lafargue : *Loc. cit.*

(4) Elisée Reclus : *Loc. cit.*

(5) Saint-Mathieu : XIX. 12,

Et malgré les mesures rigoureuses prises par le gouvernement russe, les skoptzy se châtrent, et continuent à recruter de nombreux adeptes. Devant les progrès toujours croissants de cette secte, les autorités ont ordonné une enquête officielle et cette enquête a eu pour résultat un livre très remarquable du docteur Pélikan (1), qui a été vulgarisé en France par Teinturier (2), et nous donne les renseignements les plus complets sur les skoptzy. Cette secte est née au commencement du XVIII^e siècle. Sous le règne de Catherine et d'Alexandre I^{er}, elle comptait 20.000 adeptes. Son chef, Sseliwanow, enfanté par l'amour mystique du Saint-Esprit et de l'impératrice Elisabeth Petrowna, fut banni par Paul I^{er}, puis enfermé comme aliéné dans un couvent, d'où il sortira, disent les légendes, quand le nombre des adeptes sera de 140.000. Alors il brisera l'empire des Czars, la terre se transformera en paradis, on ne mourra plus, et l'humanité se reproduira par des baisers. Les skoptzy ont trois degré d'initiation. Chez l'homme, le premier degré est constitué par l'amputation d'un testicule. Dans un second degré, on fait l'ablation des deux testicules et du scrotum : les « clefs de l'enfer sont perdues », mais le fidèle a conservé les « clefs de l'abîme », c'est-à-dire de la matrice; il peut monter sur « le cheval pie »; il est skoptzy du « petit sceau ». Enfin le grand sceau consiste dans l'amputation de tous les organes génitaux externes; le fidèle peut monter « le cheval

(1) *Gerichtlich. medicinische Untersuchungen über das Skoptenthum in Russland*, Saint-Petersbourg, 1876.

(2) *Progrès médical*, numéros 51, 52, 53, 1876; numéros 16, 17, 1877

blanc ». Chez la femme on constate des mutilations analogues, différencées aussi en trois degrés, suivant qu'on a amputé les mamelons, les seins, ou les grandes lèvres et le clitoris.

En 1869, Plotizin, chef des Skoptzy, possédait 48 millions de roubles; en 1875, il existait 20 à 30.000 adeptes et actuellement on en compte 50.000 (Bordier). Aussi le gouvernement russe, ayant affaire à une puissance financière qui lui causait des embarras sérieux, a pris le parti d'envoyer les Skoptzy en Sibérie, et tout récemment le *Progrès* de Lyon (1) a publié un intéressant article qui nous renseigne sur les mœurs de ces exilés :

Une ville morte. — Dans le district de Jakoutsk, en Sibérie, se trouve une petite ville de mille habitants, Bolschaja-Maïka, qui est, à coup sûr, unique en son genre dans le monde entier.

Tous les habitants — hommes et femmes — sans exception, appartiennent à la secte religieuse des skoptzy (Castrats) exilés en Sibérie à cause de leur religion, qui est rigoureusement interdite en Russie.

La ville est admirablement tenue et offre un singulier contraste avec toutes les autres de la contrée; les rues y sont larges, bien pavées et d'une rare propreté; elles sont bordées de maisons à deux étages — beaucoup sont en briques, contrairement aux maisons sibériennes qui sont construites en bois — et édifiées suivant le style architectural russe. Elles sont percées de larges fenêtres et présentent un aspect agréable qu'on ne rencontre même pas à Jakoutsk.

La même propreté méticuleuse se remarque à l'intérieur des maisons dont les chambres sont tapissées de papier

(1) Samedi, 23 décembre 1893.

peint aux teintes claires, les fenêtres sont garnies de rideaux de la plus éclatante blancheur.

Le blanc est du reste la couleur de la ville, il compose exclusivement les vêtements des deux sexes et le drapeau qui flotte jour et nuit sur l'Hôtel-de-Ville est également de couleur blanche.

Mais l'aspect le plus caractéristique, le plus impressionnant de cette cité est le silence de mort dont elle est continuellement enveloppée. On n'y rencontre naturellement pas d'enfants et les habitants conversent entre eux doucement, de leur voix de soprani.

Ils sont très hospitaliers et prient seulement leurs hôtes de ne pas fumer dans leurs maisons et de s'abstenir d'y boire des boissons alcooliques, deux choses interdites par leur religion.

Très-laborieux, ils sont presque tous riches ou titulaires d'une large aisance. Leur recrutement se fait par les skoptzy de Russie qui, tous les ans, sont exilés en Sibérie et qui, à leur arrivée, sont adoptés ; de telle sorte que chaque propriétaire de Bolschaja-Maïka a son enfant adoptif qui, à sa mort, hérite de son bien.

On ne constate jamais dans cette ville ni vol, ni rixe, ni meurtre, d'autant que les autres habitants du district fuient cette ville morte ou, tout au moins, n'y passent jamais la nuit. Les moujiks les ont qualifiés du nom caractéristique de « golonby » (colombes), en raison de leur douceur et de leur sobriété.

Ils ne cherchent pas à faire des prosélytes en Sibérie, sachant bien ce qu'il leur en coûterait, car, en ce cas, on les expédierait en masse comme forçats dans les mines d'or.

Ils vident leurs différends devant un tribunal composé de prêtres. Il n'y a d'ailleurs, chez eux, ni police ni prison, et les impôts dus au gouvernement sont toujours payés avec la plus grande régularité et sans le moindre retard.

Voilà certes une ville modèle à tous égards au point de vue de la société, si l'on en excepte toutefois le motif qui fait de chacun de ses habitants l'hôte d'une ville morte. »

Telle est l'histoire rapide des derniers représentants de la castration religieuse, et nous devons constater que cette mutilation, vestige d'un passé si lointain, ne tombe point en désuétude. En effet, si nous en croyons M. Duhousset (1), il existe à Marani une secte religieuse qui impose à ses adeptes la castration lorsqu'ils ont produit un enfant, et il est probable qu'on découvrirait des sectes analogues. D'autre part, les Hindous modernes châtrèrent leurs enfants dans les temples, avec quelque semblant de cérémonie (2), c'est là un dernier souvenir des temps anciens. Nous voyons donc que, malgré les énormes modifications de toute nature que l'homme a subi depuis tant de siècles, « le plus raffiné de nos Européens est moins éloigné qu'il pense de son plus ancien ancêtre sauvage, et qu'il n'est pas nécessaire de gratter profondément le civilisé pour retrouver le primitif (3). »

Nous n'avons pas heureusement, en France, de sectes religieuses qui pratiquent la castration, et il n'est point besoin de Sibérie pour déporter leurs adeptes ; cependant notre Code pénal est plus rigoureux sur ce point que le gouvernement russe : nous allons nous en convaincre par la lecture des articles qui visent particulièrement l'amputation criminelle des organes génitaux.

(1) *Bull. soc. anthr.* 1877, p. 131.

(2) *Thèse d'Hotchkiss*, Lyon 1892.

(3) Bordier ; *Loc. cit.*

CHAPITRE II

Législation de la Castration

CODE PÉNAL FRANÇAIS (1810)

Art. 316. — Toute personne coupable du crime de castration subira la peine des travaux forcés à perpétuité.

Si la mort en est résultée avant l'expiration des quarante jours qui auront suivi le crime, le coupable subira la peine de mort.

Art. 325. — Le crime de castration, s'il a été immédiatement provoqué par un outrage violent à la pudeur, sera considéré comme meurtre ou blessures excusables.

Art. 309. — Tout individu qui, volontairement, aura fait des blessures ou porté des coups, ou commis tout autre violence de voie de fait, s'il est résulté de ces sortes de violences une maladie ou une incapacité de travail pendant vingt jours, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans et d'une amende de seize à deux mille francs. Il pourra en outre être privé des droits mentionnés en l'article 42 du

présent Code pendant cinq ans au moins et dix ans au plus, à compter du jour où il aura subi sa peine. Quand les violences ci-dessus exprimées auront été suivies de mutilation, amputation ou privation de l'usage d'un membre, cécité, perte d'un œil, ou autres infirmités permanentes, le coupable sera puni de la réclusion. Si les coups portés ou les blessures faites volontairement, mais sans intention de donner la mort, l'ont pourtant occasionnée, le coupable sera puni de la peine des travaux forcés à temps.

Arrêt de la Cour de cassation du 1^{er} septembre 1814. — Le crime de castration se commet par l'amputation d'un organe quelconque nécessaire à la génération.

Ces différents articles ne visent que le crime de castration commis sur autrui.

LOI DU 21 MARS 1832. — ARTICLE 41 :

Puni d'un emprisonnement d'un mois à un an les individus qui, par suite de mutilations volontaires, se sont rendus impropres au service militaire soit temporairement, soit d'une manière permanente.

Si l'incapacité de travail ainsi provoquée excède vingt jours, l'article 309 du Code pénal devient applicable.

Tel est l'ensemble des dispositions adoptées par le Code pénal français relativement à la castration. Il est remarquable de constater dès maintenant que les Codes étrangers, plus modernes, ne contiennent aucun article spécial au sujet de cette mutilation.

Le Code pénal belge de 1867 et le Code pénal hollandais de 1881 ne prononcent même pas le nom de crime ; il rentre, dès lors, dans les mutilations graves que l'arti-

cle 400 du Code pénal belge punit, selon les cas, de l'emprisonnement de deux à cinq ans, ou de la réclusion, ou dans les sévices graves ayant entraîné une grave lésion corporelle, qui sont frappés par les paragraphes 302 et 303 du Code pénal hollandais d'un emprisonnement de huit ans au plus, pouvant aller jusqu'à douze ans au plus en cas de préméditation.

Dans le Code pénal allemand (paragraphe 224), les voies de faits qui ont occasionné la perte de la faculté génératrice (expression préférable à celle de castration, puisqu'elle comprend la mutilation des organes sexuels de la femme, aussi bien que celle des organes de l'homme) sont assimilées aux violences qui ont entraîné la perte de la vue, de l'ouïe, de la parole, etc....., et punies de la réclusion pendant cinq ans au plus ou d'un emprisonnement qui ne pourra être au-dessous d'un an. En cas de mort (paragraphe 306) la peine est de cinq à dix ans de force.

Un système analogue se retrouve dans le Code pénal italien de 1890 (articles 353 et 354) : même expression générale que dans le Code pénal allemand : *Se il fatto a prodotto....., o la perdita....., o della facoltà di generare, etc...* (1).

Devant ces faits, nous sommes en droit de nous demander pourquoi les législateurs français ont édicté des pénalités spéciales relativement à la castration. Grâce à l'obligeance de M. le professeur Voron, nous avons pu nous procurer les travaux préparatoires du code pénal et

(1) Garraud : *Droit pénal français*, tome IV, p. 364-365.

nous avons constaté les faits suivants. L'article 316 a été formulé en 1791 de la manière suivante : Le crime de castration sera puni de mort. Cet article a été accepté sans discussion, comme beaucoup d'autres, et copié dans les dispositions antérieures du droit romain. Voici d'après M. Garraud quelles étaient ces dispositions :

La loi 4 du Digeste *Ad legere Corneliæ*, défendait la castration : *Nemo liberum servumve, invitum sinentemve castrare debet, neve quis se sponte castrandum præbere debet*. La loi 1 Code. *De Eunuchis*, renouvelle ces dispositions et les sanctionne : *Si quis, post hanc sanctionem in orbe romano eunuchos fecerit, capite puniatur*. Mais le commerce des eunuques barbares était autorisé. Loi 2. Cod. Tit. *Barbaræ gentis eunuchos extra loca nostro imperio subjecta factos, cunctos negociatoribus vel quibuscumque aliis emendi in commercio et vendendi ubi voluerit, tribuimus facultatem*. L'ancienne jurisprudence maintint cette législation ; mais elle la fit rentrer dans le cadre des distinctions qu'elle établissait entre les blessures suivant leur gravité. Un auteur dit, en effet : *Membra generationis sunt membra quæ habent proprias et distinctas operationes, imo dicuntur esse membra nobilia ea per quæ salvatur species humana; et ideo mutilans illa debet puniri tanquam inimicus naturæ*. (*Julius Clarus. Quæst.* 68, n° 7) — Goudde (*T. III. p. 834*) reproduisant la loi romaine, dit de son côté : « Ceux qui se mutilent eux-mêmes dans les parties nécessaires à la génération, sont punissables de la mort. Les chirurgiens ou autres qui mutilent les autres pour en faire des eunuques, doivent être punis de mort » (1).

Nous voyons donc que les pénalités édictées en 1791, au sujet du crime de castration, sont identiques à celles qui existaient sous le Bas-Empire romain.

(1) Garraud, loc. cit.

Remarquons d'autre part que, jusqu'au temps d'Ambroise Paré, on croyait que la castration était le seul moyen de guérir les hernies étranglées. Beaucoup d'individus en profitaient pour parcourir les campagnes et se faire la main aux dépens des organes génitaux des malheureux paysans. L'abus était si grand qu'en 1776, par une ordonnance royale, on interdit aux charlatans la pratique de la castration (1).

Il n'est pas impossible que, malgré cette défense, des chirurgiens de hasard continuassent l'exercice de leur triste métier au moment où parut le Code pénal. On trouverait peut-être là l'explication des pénalités sévères attachées au crime de castration (1791) ; on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'elles étaient vraiment bien rigoureuses, puisque le code de 1810 les modifie déjà considérablement.

C'est en effet à cette époque qu'on a fait la distinction en deux paragraphes de l'article 316 ; il n'y a pas eu à ce sujet de délibérations intéressantes ; voici, d'ailleurs, tout ce qui a été dit par le rapporteur, M. Monseignat, sur l'esprit de cet article :

Comment parler de cette mutilation qui, lors même qu'elle n'ôte pas la vie, prive des moyens de la transmettre ? Et comment la passer sous silence en traitant des attentats qui peuvent être dirigés contre les personnes ? Si la mort suit le crime, ce sera la peine capitale ; ce seront les travaux perpétuels dans toute autre circonstance. Le législateur n'a pas dû prendre en considération les motifs du coupable ; sa cruauté n'est-elle pas la même, soit qu'elle ait été excitée par la jalousie, provoquée par la vengeance, ou même ins-

(1) Nélaton : *Thérapeutique chirurgicale*, t. IV, p. 34.

pirée par le seul désir d'ajouter, dans nos temples ou sur nos théâtres, aux charmes de la mélodie.

Nous ferons remarquer dans la suite le seul cas où la pudeur, aux prises avec l'audace, peut rendre un tel crime excusable. (1)

Enfin, l'arrêt du 1^{er} septembre 1814 a été rendu à propos d'une affaire dans laquelle il s'agissait d'une amputation du pénis. Cet arrêt déclare également que, pour qu'il y ait crime de castration, il faut deux choses, « la mutilation d'un organe nécessaire à la génération et la perte de cette fonction de génération. »

Tels sont les quelques renseignements qui nous ont été communiqués à propos de la genèse de l'article 316. Nous aurions voulu savoir à quelles considérations avaient obéi les jurisconsultes en fixant ce délai de quarante jours consécutifs au crime. Nous n'avons rien trouvé sur ce point; et nous croyons avoir puisé à des sources assez autorisées pour affirmer que, si nous n'avons rien trouvé, c'est qu'il n'y a rien. Nous pensons avec M. le professeur Garraud que ce délai, comme beaucoup d'autres, a été formulé parce qu'il fallait, en somme, s'arrêter à un laps de temps déterminé, et qu'il n'a été inspiré par aucune idée médicale.

Tel est l'historique rapide des dispositions prises par les lois françaises à l'égard du crime de castration. Nous voyons en somme qu'elles copient simplement les codes antérieurs, et que leur rigueur tient sans doute à

(1) Commentaire et complément des codes français. — Tome trentième, p. 345. Paris, Treutel et Würtz, 1832.

la fréquence relativement grande de ce crime au moment où elles ont été édictées, en 1791.

Nous verrons plus tard ce que nous devons penser de l'article 316 au point de vue médical. Mais puisqu'en ce moment nous nous sommes égarés dans le domaine du droit, il nous semble naturel, avant de le quitter, de demander aux jurisconsultes de notre époque leur opinion sur ce sujet :

Si la loi doit réprimer la castration, il est inutile de prévoir cette mutilation par une disposition spéciale et d'en faire un crime *sui generis*, et il est injuste de la punir avec une sévérité exorbitante. La suppression pure et simple de l'article 316 serait la réforme la plus sage. La castration rentrerait alors, suivant ses conséquences, soit dans les termes du paragraphe 3 de l'article 309 et serait punie de la réclusion, soit dans ceux du paragraphe 4 du même article et serait punie des travaux forcés à perpétuité. La distinction que le législateur a voulu établir entre la perte de l'organe viril et celle de tout autre organe, est empreinte d'un caractère archaïque, en même temps que restrictif. Rien ne la justifie (1).

Comment nos tribunaux ont-ils appliqué l'article 316 du Code pénal?

Le tableau statistique suivant nous renseignera complètement sur ce point; il donne en outre des indications intéressantes sur l'âge des accusés et dans notre dernier chapitre nous aurons à en tirer des conclusions fort importantes.

(1) Garraud : *loc. cit.*, p. 365.

TABLEAU STATISTIQUE
relatif au crime de castration, en France et en Algérie,
de 1820 à 1889.

ANNÉES	NOMBRE DES CONDAMNÉS										Sexe des accusés		AGE des ACCUSÉS
	Castrations	Tentatives de castrations	Accusés	Acquittés	aux T. F. à perpétuité	aux T. F. à temps à la réclusion	à des peines correctionnelles	à plus d'un an de prison	à un an de prison et moins ou à une amende	Sexe masculin	Sexe féminin		
1827	1		1	1						1	1	35 à 40	
1828	1		2	2						1	1	25 à 30; 30 à 35	
1829	1		1		1					1	1	35 à 40	
1831	1		1				1			1	1	25 à 30	
1832	1		1		1					1	1	55 à 60	
1834	1		2			1	1			1	1	25 à 30	
1835	1		1			1	1			1	1	45 à 50	
1836	1		1			1				1	1	30 à 35	
1837		1	2				2			2	1	16 à 21; 21 à 25	
1838		1	1					1		1		30 à 35	
1840	1		1			1				1	1	30 à 35	
1841		1	1	1						1	1	25 à 30	
1842		1	2	2						1	1	30 à 35; 45 à 50	
1845	1	1	1	1	1	1	1	1		2	2	1,35 à 40; 2,40 à 45; 1,45 à 50	
1847	1		1		1					1	1	50 à 55	
1849	1		1	1						1		30 à 35	
1851	1		1	1						1	1	16 à 21	
1852	1		1			1				1	1	30 à 35	
1853		1	1	1						1	1	30 à 35	
1855	1		1			1				1	1	25 à 30	
1856	1	2	4	1	2	1				1	3	1,16 à 21; 2,25 à 30; 1,35 à 40	
1858		2	5	1	1	1		1		3	2	1,25 à 30; 2,30 à 35 1,40 à 45; 1,60 à 65	
1860		1	1							1	1	21 à 25	
1862	1		1					1		1	1	30 à 35	
1863		2	3							1	2	1,25 à 30; 2,35 à 40	
1865	2		2		1	2				2	2	21 à 25; 30 à 35	
1867	1		2			2				1	1	30 à 35	
1868	1		1		1					1	1	50 à 55	
1869		3	3	1	1			1		2	1	30 à 35; 40 à 45; 45 à 50	
1874	1		1			1				1		21 à 30	
1876	1		1		1					1	1	30 à 40	
1877	1		1	1						1		16 à 21	
1878	1		1	1						1	1	21 à 30	
1881	1		1					1		1		30 à 40	
1888	1		2	1	1					2		25 à 30; 30 à 40	
35	27	16	56	16	9	5	14	4	7	1	23	33	

NOTA. — Il n'y a jamais eu de condamnations à mort ou à la détention.

Fréquence du crime suivant l'âge des accusés :

Nous voyons que 4 accusés étaient âgés de 15 à 20 ans.

3	»	20 à 25 »
12	»	25 à 30 »
19	»	30 à 35 »
6	»	35 à 40 »
4	»	40 à 45 »
4	»	45 à 50 »
2	»	50 à 55 »
1	»	55 à 60 »
1	»	60 à 65 »
56		

La plus grande fréquence est de 30 à 35 ans, puis de 25 à 30 ans.

Jusqu'ici nous avons étudié les pénalités qui visent la castration chez l'homme. Ces pénalités concernent-elles aussi la castration chez la femme? La question mérite d'être posée, car l'histoire possède quelques exemples de castration véritable, c'est-à-dire d'ovariotomie, sans compter l'amputation du clitoris, le bouclage, qui en somme n'amènent point la perte de la puissance reproductrice; actuellement, les femmes skoptzy ne craignent point de se faire enlever les ovaires, pour atteindre le plus haut degré de sainteté et monter « le cheval blanc ». Cependant ces cas, à vrai dire, sont infiniment rares, et nous n'en parlerions pas si les jurisconsultes ne s'étaient pas livrés à une série de discussions à propos de la castration chez la femme. Nous ne saurions mieux faire que de leur laisser un instant la parole sur ce sujet.

Les lois pénales romaines n'avaient en vue que la mutilation des hommes. L'ancienne législation française n'entendait pas comprendre non plus dans ses dispositions pénales l'opération qui consistait à boucler une femme (V. *Meneschius*, cas. 570, n° 1; *Dambauderius*, cap. 88 : *membra generationis...*; v. *Clarus*, *quæst.* 68. n° 7; *Farnicius*, *quæst.* 88, n° 7; *quæst.* 20, n° 153).

Le code de la Caroline déclare au contraire crime de castration toute mutilation des organes de la génération pratiquée soit sur un enfant, soit sur un homme, soit sur une femme (art. 133).

Notre loi pénale garde le silence à cet égard. Et d'après un arrêt cité par Bourguignon t. 3, p. 290, ce crime se commet par l'amputation d'un organe quelconque nécessaire à la génération (*crim rej.*, 1^{er} septembre 1814, inédit). Quand à la question de savoir si le sexe est à considérer, M. Rauter, t. II, p. 37, le seul auteur qui ait examiné la difficulté, se prononce pour l'application générale de la loi. « Le Code, dit-il, ne définit pas la castration, et par conséquent il faut prendre ce terme dans l'acception commune. Or, dans celle-ci, il signifie autant l'opération par laquelle une femme est physiquement privée de la faculté d'avoir des enfants, que celle qui prive aussi un homme de cette faculté. » M. Morin (Art. *Castration*, n° 5) considère cette doctrine comme fort contestable et s'appuie, pour le décider ainsi, sur le silence de notre code, sur les termes employés dans l'exposé des motifs et sur la rigueur de la disposition pénale. Cette dernière considération serait sans force à nos yeux; car la mutilation des organes sexuels chez la femme ne serait pas moins odieuse que chez l'homme et devrait, par suite, rendre applicable l'article 316, bien que nous sachions que, dans un cas pareil, le coupable ne restera pas impuni, et qu'en cas de blessures graves, il deviendra passible de l'article 309 du Code pénal (1).

Sans nous aventurer sur un terrain qui ne nous appartient point, et en laissant de côté ces discussions quelque

(1) Dalloz : *Jurispr. génér.*, p. 623.

peu embrouillées, nous croyons pouvoir dire, au point de vue médico-légal, qu'il n'y a point de raison pour laquelle l'article 316 ne s'applique pas à l'amputation d'un organe nécessaire à la génération chez la femme. En tout cas, le mot de castration employé dans le Code pénal nous semble, dès maintenant, mal choisi, puisqu'il donne lieu à tant de discussions ; nous proposerons plus tard de le remplacer par le terme de « perte de la faculté génératrice. » (Code allemand).

Mais il se pose dès maintenant une question plus importante qu'une question de mots. Les articles du Code pénal relatifs à la castration répondent-ils parfaitement aux besoins de l'époque actuelle ? Nos lois donnent-elles à ce crime sa véritable valeur sociale ?

Pour arriver à la solution de ce problème, il est indispensable que nous étudions les conditions dans lesquelles se pratique actuellement en France la castration et le dommage qu'elle cause à l'individu et à la société ; cette étude, nous allons l'entreprendre immédiatement.

CHAPITRE III

Caractères scientifiques et médico-légaux des mutilations désignées par le Code pénal sous le titre de « castration. »

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que d'après un arrêt de la cour de cassation, en date du 1^{er} septembre 1814, « le crime de castration se commet par l'amputation d'un organe quelconque nécessaire à la génération. » C'est que la loi vise à la fois le dommage fait à l'individu et surtout le dommage fait à la société par la perte de la faculté procréatrice; et « quand le magistrat demandera au médecin si la castration a été opérée, celui-ci devra répondre affirmativement, si la verge a été amputée ou si un seul testicule a été enlevé, sauf à préciser les faits » (1).

Nous devons donc interpréter largement le texte de l'article 316 du Code pénal, et comprendre, sous le titre

(1) Devergie, *méd. lég.*

de castration, tous les traumatismes qui ont pour but de supprimer la fonction génératrice d'un individu. Ces traumatismes sont fort nombreux, et nous les étudierons dans l'ordre suivant :

Pénis. — Contusions.

Plaies par instruments piquants.

Plaies par instruments tranchants.

(Amputation du pénis).

Plaies par morsures et arrachement.

Scrotum. — Arrachement.

Testicule. — Contusions.

Plaies par armes à feu.

Plaies par instruments piquants.

Plaies par instruments tranchants.

Plaies par instruments contondants.

Plaies par arrachement.

Ablation (castration, dans le sens chirurgical du mot).

Il est bien entendu que nous n'avons pas l'intention de faire de cette étude un chapitre de pathologie externe ; nous empièterons aussi peu que possible sur son domaine ; nous nous occuperons surtout du pronostic de chaque genre de blessures, nous nous efforcerons de montrer leurs conséquences et les modifications qu'elles apportent dans l'acte de la reproduction ; en un mot, nous nous occuperons seulement des faits qui ont donné lieu à des expertises intéressantes ou sur lesquels nos tribunaux peuvent attirer l'attention du médecin légiste et demander son opinion.

Contusions du pénis. — Les contusions du pénis offrent une gravité très différente suivant que la verge est à l'état de flaccidité ou à l'état d'érection. Dans ce dernier cas, elle oppose aux traumatismes une résistance qui rend bien plus intenses les effets de la cause contondante.

Celle-ci est variable; elle est ordinairement accidentelle; cependant Fabre rapporte le cas suivant qui n'est point dépourvu d'intérêt pour le médecin-légiste :

« Un jeune militaire, au moment de l'érection, eut la verge fortement tordue par sa maîtresse; il y éprouva une violente douleur et il s'y forma par la suite une tumeur que l'on prit pour un abcès. On l'ouvrit malgré les remontrances d'Albinus, il en sortit du sang et en telle abondance, sans qu'il fût possible d'arrêter l'hémorragie, que le malade succomba en quelques jours » (1).

Quand la contusion a été très violente, il peut y avoir écrasement complet de la verge, rupture de l'urèthre, infiltration d'urine et terminaison par suppuration. (2)

Dans certains cas de gangrène consécutive, l'amputation s'impose.

Plaies du pénis par instruments piquants. — Les plaies du pénis par instruments piquants sont très rares.

Demarquay rapporte le cas d'un jeune homme qui, renversé par ses camarades, eut la cuisse, puis le pénis blessés par un gros clou sur lequel il était tombé et qui avait pénétré dans l'épaisseur du corps caverneux droit (3).

(1) Fabre, *Dict. de méd.* en XXX vol. t. VI. p. 221.

(2) Brun et Monod. *Dict. encyc. des sciences méd.* 2^e série t. XXII. p. 550.

(3) John Ashurst : *Encyclopédie de chirurg.* t. VII, p. 387.

Ces piqûres peuvent causer des hémorragies graves (1), des infiltrations d'urine et des troubles fonctionnels pendant le coït, lorsqu'un corps caverneux, traversé de part en part, se cicatrise d'une façon vicieuse ; l'érection devient douloureuse et le pénis peut subir une inclinaison plus ou moins considérable du côté blessé (Demarquay).

Plaies du pénis par instruments tranchants (amputation du pénis). — Les amputations de la verge faites dans un but criminel sont assez fréquentes. En voici un cas que nous rapporterons avec quelques détails, parce qu'il montre bien ce que la nature peut faire même lorsqu'elle n'est point secondée par des soins chirurgicaux appropriés.

Un homme de 39 ans eut la verge sectionnée d'un coup de couteau, pendant qu'il était en érection, par une femme délaissée qui l'avait attiré pour une fois encore à un rendez-vous ; la plaie située au niveau de la racine, intéressait au moins les deux tiers du fourreau de la verge, le corps caverneux gauche en entier et presque la moitié du corps caverneux droit, enfin l'urèthre dans toute son épaisseur. Les vaisseaux dorsaux de l'organe et l'artère caverneuse gauche furent divisés ; la section avait porté à 1 centimètre en avant du pubis et de la racine des bourses.

La partie antérieure du membre viril ne tenait plus que par la peau intacte et le corps caverneux droit avec son artère restée intacte.

Le blessé se traina d'une écurie où avait eu lieu l'attentat jusque chez lui sans mot dire, en inondant de sang le chemin qu'il suivait, et fit appeler un médecin qui essaya en vain d'arrêter l'hémorragie. Celle-ci ne se suspendit qu'au bout

(1) Malgaigne : *Revue médic. chirur.*, juillet, 1850.

de deux heures à la suite d'une syncope. Le blessé paraissait perdu. Le lendemain toutefois il vivait encore ; la verge était ecchymosée, froide, très gonflée, insensible au toucher, presque complètement détachée du pubis ; l'hémorragie était arrêtée grâce à de gros caillots remplissant la brèche faite par le couteau. On agita la question d'amputation complète, mais elle fut résolue par la négative et la réunion, qui ne semblait pas devoir aggraver l'état du blessé, fut tentée. Après ablation des caillots, tentatives infructueuses pour lier les vaisseaux divisés rétractés dans le tissu érectile et pour passer une sonde dans les deux bouts de l'urèthre absolument introuvables, on se contenta de pratiquer une suture à points séparés qui rapprocha les téguments et coapta plus ou moins exactement les deux bouts des corps caverneux et de l'urèthre.

La verge fut en totalité conservée, mais la coaptation ayant été faite sans grande attention, elle se tordit sur son axe de telle façon que la face inférieure du gland devint supérieure ; de plus, il persista un écartement des deux bouts de l'urèthre au niveau duquel la réunion ne se fit pas. L'orifice du segment antérieur s'oblitéra au niveau de la solution de continuité ; quant à celui du segment postérieur, il se rétrécit, se recouvrit de fongosités et se transforma en une fistule pénienne par laquelle la miction se faisait avec difficulté et très incomplètement.

Le malade finit par guérir, mais pendant longtemps il lui fut impossible d'entrer en érection ; il y avait simple turgescence par hypostase lorsque la verge était abandonnée à son propre poids ; cependant à la longue, tous ces phénomènes disparurent (1).

Ce cas d'Arnaud de Rochefort appelle notre attention sur un danger immédiat de l'amputation de la verge, danger fort grave puisque le malade dont il est question

(1) Cas d'Arnaud de Rochefort. Verneuil : *Bull. Soc. chir.* t. VII, p. 450.

faillit mourir. C'est qu'en effet la section du pénis peut donner lieu à une hémorragie mortelle ; dans certains cas le malade est tué sur le coup (observations anciennes de Beniventi, médecin de Florence, de Fabrice de Hilden, de Bartholin), ou dans les premiers jours qui suivent (Dermarquay, Verneuil, Turgis, Edouard Schwartz). Cependant les moines coptes qui pratiquent actuellement l'ennuquage perdent peu de sujets de ce chef, en raison de procédés spéciaux d'hémostase (1). Enfin, l'écoulement sanguin peut s'arrêter spontanément comme Dupuytren l'a signalé (2). Si les hémorragies primitives sont fréquentes, il est rare d'observer des hémorragies secondaires, elles sont alors la conséquence de phlébites dues à l'infection purulente. MM. Desgranges et Dron, dans une statistique de 20 amputés de la verge, en rapportent seulement un cas.

Mais l'amputation de la verge a bien d'autres conséquences, et après avoir signalé le danger des hémorragies, nous avons à étudier successivement les modifications qui surviennent dans la fonction génératrice, dans la miction et dans l'état général des individus qui ont subi la perte du pénis. Il est intéressant de savoir comment nos tribunaux ont compris cette fonction génératrice, et nous empruntons à Devergie la relation d'une affaire de castration qui nous édifiera pleinement sur ce point.

La Cour d'assises de l'Isère avait à prononcer, aujourd'hui 1^{er} décembre 1836, sur un de ces crimes si rares qui ne semblent figurer que pour mémoire dans l'article 316 du code

(1) Godard : *Egypte et Palestine*, Paris, 1887.

(2) *Cliniq. chirur.*, Paris, 1839.

pénal, et dont l'histoire du XII^e siècle nous a transmis un si célèbre et douloureux exemple. Et ce n'est point un homme, mais une jeune fille, qui a pu concevoir et exécuter cette atroce vengeance ! Ce n'est point la jalousie d'un rival, mais le désespoir d'une amante abandonnée, qui est venu couronner cette espèce d'assassinat oublié par la civilisation nouvelle. Victoire Collet, de Thodure, fille-mère, attribuait à Michel la paternité de deux enfants à qui elle avait donné le jour, et Michel songeait à contracter d'autres nœuds. Victoire Collet, après de vains efforts pour l'en dissuader, résignée à le laisser se marier, se bornait à réclamer un secours d'argent. Michel, déjà fiancé avec une autre, et au moment d'être annoncé à l'église, le lui refusait et ne repassait chez elle que pour réclamer des effets d'habillement qu'elle lui avait enlevés dans le but de rendre ses visites plus fréquentes. Il y entra dans la nuit du 18 au 19 septembre ; ses tristes pressentiments disparurent devant les caresses de Victoire Collet. Jamais ses reproches n'avaient été moins amers ; Michel céda. Victoire alléguait des craintes légitimées par les suites déjà deux fois fatales de leurs relations ; et, alors que Michel croyait au plaisir des sens, Victoire, armée d'un couteau, lui coupe les parties génitales. Michel n'est pas mort des suites de ses blessures dans les quarante jours suivants. Victoire Collet qui, par plusieurs propos, avait fait pressentir sa funeste vengeance, a allégué, pour se justifier, qu'elle avait voulu résister à une tentative de viol.

Les débats établissent, à peu de chose près, les faits signalés dans l'acte d'accusation, et révèlent d'autres circonstances intimes qui font une profonde impression sur le petit auditoire qui reste. On frémit surtout quand, à la demande à lui faite s'il n'avait pas pu se saisir de Victoire au moment de sa mutilation, Michel répond avec l'accent d'une profonde émotion : « Ah ! Monsieur, si j'avais pu la prendre, nous ne serions pas ici !. . . Moi, peut-être, j'y serais mais elle n'y serait pas !. . . »

Le ministère public soutient l'accusation, non-seulement quant à la consommation du crime, mais encore quant à sa préméditation.

M^e Denantes, défenseur de l'accusée, s'efforce de jeter de l'intérêt sur la cause, flétrit le lâche abandon du séducteur de Victoire, et cherche l'explication et l'excuse de ce crime dans le désespoir de l'amante trahie et de la mère abandonnée.

Il tâche de placer sa cliente sous la protection de l'excuse légale que l'article 325 du code pénal vient offrir, dans ce cas, à la pudeur outragée. Quoi qu'en ait dit le ministère public, il reconnaît encore à la pudeur de Victoire, malgré ses relations antérieures avec Michel, la possibilité de l'outrage et le droit de le repousser.

Dans un système de défense subsidiaire relativement à la qualification du délit, il soutient qu'il n'y a pas eu castration physiologique ; que, par conséquent, il n'y a pas eu castration dans le sens légal. La mutilation ne porte pas en effet sur les parties dont l'amputation constitue le fait de castration. Le crime reproché à Victoire doit donc se traduire en coups et blessures.

Après le résumé de M. le Président, MM les jurés entrent dans la salle des délibérations et reviennent une heure après, avec un verdict affirmatif sur la question de fait, et négatif sur la question d'excuse. Ils reconnaissent toutefois les circonstances atténuantes. La Cour, de son côté, maintient la qualification du crime.

En conséquence, Victoire Collet est condamnée, pour crime de castration avec circonstances atténuantes, à la peine de dix années de réclusion (1).

Cette dernière observation nous montre que l'impuissance ne doit pas nécessairement résulter de la lésion pour que le crime de castration existe. Cette question de l'impuissance consécutive à l'amputation de la verge est fort délicate et depuis longtemps on discute sur ce sujet. Déjà, en 1852, Devergie écrivait :

(1) Devergie : *Méd. lég.*, t. II, p. 263.

« L'absence de la verge, par le fait d'une opération, a été en général considérée comme cause d'impuissance par les auteurs ; eh bien, suivant les uns, elle ne l'est réellement que dans les cas où il ne reste plus de verge ; suivant d'autres, c'est une cause d'impuissance dans ceux-là seulement où le membre viril est réduit au quart ou au cinquième de sa longueur : de là une source d'incertitudes. Où faudra-t-il s'arrêter ? Et si l'expert est partisan de l'aura seminalis de certains physiologistes, l'absence de la verge ne devient plus une cause absolue d'impuissance. D'ailleurs ne serait-il pas possible de remédier jusqu'à un certain point à ce défaut de conformation ? Déjà des essais de ce genre ont été faits par quelques médecins et l'on assure qu'ils ont été quelquefois couronnés de succès. M. Orfila est cependant très positif à cet égard : « Il n'y aurait pas lieu de décider « en faveur de l'impuissance à l'égard d'un individu bien « conformé d'ailleurs dont la verge consisterait en une « saillie des corps caverneux perforée et pouvant être intro- « duite dans les parties génitales les plus extérieures ! » (Tome I, p. 177) (1).

Il est certain que cette opinion d'Orfila semble excessive et que, dans bien des cas, « le manque ou la destruction du pénis suffit à amener une impuissance irrémédiable (2). »

Mais il faut s'entendre sur le sens du mot impuissance, et si nous voulons arriver à formuler quelques conclusions précises, nous devons distinguer deux choses, l'aptitude au coït et l'aptitude à la fécondation.

Il est évident que, dans tous les cas où l'organe copulateur a été sectionné au ras du pubis, le coït n'est plus possible. Cependant Malgaigne (3) a vu, chez un individu,

(1) Devergie : *Méd. lég.*, t. I., p. 76,

(2) Taylor : *Méd. lég.*, p. 773.

(3) Malgaigne : *Anat. chirurg. et expér.*, Paris 1856.

le pénis amputé et ne présentant plus que 3 centimètres de longueur, tripler de volume pendant l'érection. Il faut aussi tenir compte de ce fait que les cicatrices de la verge sont souvent exubérantes et peuvent en imposer pour une véritable régénération de l'organe(1). Mais nous pouvons dire que, dans la grande majorité des cas, l'intromission d'un moignon de 3 ou 4 centimètres dans le vagin est impossible ; chez les jeunes femmes, le pénis repousse simplement les petites lèvres, chez les femmes âgées, il s'abrite sous leur masse volumineuse sans pénétrer plus loin. Si le moignon est plus considérable, l'érection est normale et l'intromission, quoique difficile, est possible. Daniel Mollière, qui pratiqua tant d'opérations dans la zone génitale, rappelle, en ses remarquables leçons sur l'Epithélioma de la verge, que l'on a proposé la castration double chez les malades dont on coupe le pénis, pour supprimer leurs appétits sexuels, et conclut ainsi :

« Il faut en effet un bien petit tronçon pour assouvir les instincts de l'homme et de la femme. Le gland n'est pas indispensable, et j'ai vu des gens privés de cette apophyse qui pratiquaient le coït d'une façon suffisante (2). »

Nous nous souvenons aussi que, dans ses cliniques de l'Hôtel-Dieu de l'année 1892, M. le professeur Maurice Pollosson signalait la possibilité du coït à la suite de l'amputation de la verge. Enfin Louis Jullien (3), dans une thèse toute lyonnaise dont les documents lui avaient été fournis par MM. Desgranges, Dron, de l'Antiquaille, et Daniel Mollière, rapporte une observation dans laquelle

(1) Demarquay : *Régén. des org. et tissus*, Paris 1874.

(2) Mollière : *Lec. de clin. chirurg.* 1888.

(3) Thèse de Paris. 1873. *De l'amputation du pénis*.

Antoine G..., amputé de la moitié du pénis, déclare que sa maladie ne l'empêche aucunement de voir des femmes : « Je fais mon travail tout comme auparavant et avec autant de plaisir, quoique un peu gêné pour la longueur. » Il semble donc que, dans ce cas, la sensation voluptueuse qui accompagne le coït n'avait point disparu et que, malgré l'opinion de M. Roubaud : « Pas de gland, pas de volupté » (1), la clinique ne serait pas toujours d'accord avec la physiologie sur ce point. Toutefois, il ne faut pas accorder à cette unique observation d'Antoine G... plus de valeur qu'elle n'en a, ce que l'auteur fait d'ailleurs remarquer lui-même; il est certain que, dans bien des cas, l'érection doit être fort douloureuse en raison des névrômes qui, presque toujours, parsèment la surface de section du moignon (Follin). Cependant, sans vouloir poser de règles à cet égard, nous croyons pouvoir conclure à l'existence de l'érection et même du coït, si la section de la verge a été pratiquée assez loin de sa base, et si le moignon mesure 4 à 5 centimètres au moins.

Mais il ne s'ensuit pas nécessairement l'aptitude à la fécondation. C'est qu'en effet tout coït fécondant doit réunir les deux conditions suivantes : sécrétion d'un sperme de bonne qualité; émission normale de ce sperme dans le fond du vagin. Or, nous ne voyons pas pourquoi les amputés de la verge qui peuvent encore coïter ne continueraient pas à sécréter un sperme normal; d'autre part il est certain que des testicules privés d'urèthre et sans usage fonctionnel sont voués à l'atrophie, à moins que le sujet ait conservé des désirs vénériens intenses et encore

(1) Roubaud. *Stérilité chez l'homme et la femme*, Paris.

ce point est-il discutable. Enfin, pour ce qui est de l'émission du sperme, nous voyons que la force du jet spermatique décroît avec la longueur du pénis.

Que conclure de ces données, sinon que plus la section a été rapprochée de l'extrémité de la verge, plus les chances de fécondation sont grandes. Mais nous devons avouer que malgré nos recherches nous n'avons pas pu trouver un seul cas de fécondation effectuée par un amputé de la verge et nous dirons simplement, avec M. le professeur Pollosson, que la fécondation est possible, surtout dans l'hypothèse d'un prolapsus utérin (Jullien).

En somme, les modifications apportées par la section du pénis dans la fonction génitale sont fort discutables et fort variables. Cependant cette fonction est fortement compromise ou même abolie dans la plupart des cas.

Comment la miction se fait-elle chez les amputés de la verge? Certains malades pissent aussi facilement que par le passé (2 obs. de Jullien. Obs. de Louis et de Sabatier). D'autres sont obligés de se servir de canules ou de rigoles spéciales (obs. de Godart). En France, nos malades emploient des appareils en forme de tuile, en bois ou en métal, qu'ils portent constamment dans leur poche. (Pollosson). Les Skoptzy du « sceau impérial » portent dans le canal uréthral, comme les eunuques d'Egypte observés par Godart, un clou de zinc ou de plomb qu'ils considèrent comme un bouchon s'opposant à l'excrétion involontaire de l'urine. Pour le docteur Pélikan, la principale utilité de ce clou doit être de mettre obstacle au rétrécissement du canal et de parer aux accidents de rétention pouvant résulter de son inflammation, de sa rétraction (Jullien) et de son obturation. Il ne dit rien de

la manière dont se fait la miction chez les Skoptzy dépourvus de la verge ; on doit supposer qu'ils s'accroupissent comme les eunuques d'Orient. Ambroise Paré rapporte déjà que « le malade est obligé de s'accroupir comme les femmes pour uriner », ce qui humilie infiniment nos opérés (Maurice Pollosson) ; de là le nombre considérable de sondes et de canules destinées à remédier à cette infirmité. Et puis il ne faut pas oublier que d'autres complications peuvent survenir, telles que l'atrésie du méat (Velpeau, Voillemier, Broca, Morel-Lavallée), amenant une dilatation extrême du canal en arrière du rétrécissement (Jullien, obs. IX), la congestion pulmonaire (Verneuil, Jullien, obs. X), l'infiltration urineuse (obs. de Moulinier de Bordeaux et de Fochier de Lyon) et l'incontinence d'urine (Godart, Moulinier). Tout cela aggrave notablement le pronostic des amputés de la verge et chez eux l'état de la miction n'est guère plus satisfaisant que celui de la fonction génitale.

On a parlé enfin chez ces malades d'un état général particulier, signalé par Lisfranc (1) et Richerand, et pouvant se terminer par la mort ; ainsi un opéré de Chélius mourut de chagrin ; un opéré de Vidal se suicida. Mais ces cas sont beaucoup plus rares qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Lab..., qui fait l'objet d'une observation de la thèse de Jullien, n'a jamais eu d'accès de mélancolie : « le sacrifice du plus petit de ses doigts lui aurait beaucoup plus coûté que celui de son pénis. » Brierre de Boismont, Lisle, Louis Bertrand, Deguise, Dolbeau, Chassaignac, n'ont jamais observé « l'état mélancolique » de Lisfranc,

(1) *Clin. de la Pitié.*

et M. Pollosson qui a suivi un certain nombre de ces malades, n'a jamais observé qu'il fussent si malheureux que cela. Cependant nous devons rappeler que la continence forcée des malades peut déterminer certains symptômes psychiques d'hypochondrie décrits par M. Brachet; mais nous croyons que les troubles généraux, quand ils ont été observés, sont dus, 99 fois sur 100, aux accidents urinaires consécutifs à l'amputation de la verge. Dans tous les cas, il ne faudra point manquer d'examiner l'état mental de ces individus, qui pourrait peut-être soulever la question de l'atténuation de leur responsabilité; il est bien entendu que nous faisons là une simple hypothèse.

Les constatations matérielles d'une expertise médico-légale relative à une amputation du pénis sont fort simples; on voit sur le moignon de la verge une cicatrice ronde ou polygonale, avec l'ouverture urétrale au milieu (Pélikan). Si cette cicatrice résulte de la destruction du pénis à la suite de maladies (chancre phagédénique, etc.), elle est bourgeonnante, irrégulière, inégalement rétractée. Quant à l'absence de la verge, l'hypospadias et l'épispadias, ces anomalies congénitales ne présentent jamais de cicatrices. On pourra enfin observer une atrophie consécutive des testicules. « Dans ce cas, en examinant les bourses, on verra à leur place un espèce de nœud au bout d'un cordon » (Fodéré).

Plaies du pénis par morsures et arrachement.

— Nous ne parlerons pas longuement des plaies du pénis par morsure et arrachement, qui donnent lieu à des considérations analogues à celles que nous venons de faire.

Nous rapporterons cependant deux observations intéressantes que nous trouvons dans la thèse de Vincentelli (1).

OBSERVATION I. — Un individu entre à l'hôpital de Tours, (service du D^r Herpin) vers le mois de mars 1874, porteur d'une plaie du pénis.

L'enveloppe cutanée est déchirée à environ 6 centimètres du pubis dans presque toute sa circonférence; les lèvres de la plaie par suite de la rétraction de la peau, sont très distantes l'une de l'autre et laissent apercevoir les corps caverneux.

Le malade raconte qu'ayant voulu forcer sa femme à pratiquer le coït buccal, celle-ci, indignée, le mordit et produisit la plaie dont il était atteint.

La plaie guérit facilement dans un laps de temps d'environ quinze jours, mais elle laissa une cicatrice circulaire et rétractile qui, en comprimant le pénis au moment des érections, produisait une douleur très vive.

OBSERVATION II. — Vers la même époque se produisait dans la même ville un fait analogue.

Une jeune femme mariée depuis six mois, conseillée en cela par sa mère, mordit vigoureusement la verge de son mari qui voulait qu'elle lui procurât par la succion des raffinements de jouissance qui concordaient peu avec ses idées morales. Cette femme présenta une instance en séparation basée sur ce motif, et la séparation fut prononcée.

En général, les plaies du pénis par morsure et arrachement guérissent facilement; cependant, lorsqu'elles sont étendues, elles exposent aux dangers immédiats d'hémorragie dont nous avons déjà parlé, et peuvent apporter au coït un obstacle sérieux.

(1) Montpellier, 1884.

Nous ne dirons rien des ruptures, des luxations et des corps étrangers du pénis; malgré nos recherches sur ce sujet, nous n'avons rien trouvé qui puisse intéresser le médecin-légiste.

Nous aborderons donc immédiatement l'étude des mutilations du scrotum et des testicules faites dans un but criminel.

Arrachement du scrotum. — Parlons d'abord de l'arrachement du scrotum. Emile Zola, dans son livre de *Germinal*, semble admettre la possibilité d'un pareil traumatisme.

« Autour du cadavre encore chaud, il y eut comme une danse infernale; les femmes l'injuriaient, puis elles le tournaient en le flairant, pareilles à des louves, toutes cherchaient un outrage, une sauvagerie qui les soulagent. On entendit la voix aigre de la Brûlé : « Faut le couper comme un matou! » — « Oui! oui! au chat! au chat! » Déjà la Mouquette le déculottait, tirait le pantalon, tandis que la Levacque soulevait les jambes. Et la Brûlé, de ses mains sèches de vieille, écarta les cuisses nues, empoigna cette virilité morte... elle finit par emporter le lambeau, un paquet de chair velue et sanglante, qu'elle agita avec un rire de triomphe : « Je l'ai! Je l'ai!... » — La Brûlé alors, planta tout le paquet au bout de son bâton, et, le portant en l'air, le promenant ainsi qu'un drapeau, elle se sauva sur la route suivie de la débandade hurlante des femmes.

Mais si du terrain du roman nous nous transportons sur le terrain de la science, nous constatons, qu'à la suite d'expériences entreprises à Lyon, par M. Jaboulay, il faut, pour produire un arrachement de la peau, des vio-

lences énormes dont l'individu, même le mieux musclé, est absolument incapable. Donc, pour qu'il y ait solution de continuité du scrotum, l'emploi d'un instrument quelconque est indispensable. Le plus souvent ces arrachements sont consécutifs à des morsures d'animaux et se compliquent de la hernie traumatique du testicule. Dans certains cas, la fonction de l'organe est conservée; plus fréquemment, survient l'impuissance; parfois, la castration s'impose.

Contusions du testicule. — Les contusions du testicule nous arrêteront plus longtemps. Elles intéressent le médecin légiste à cause de leur fréquence. Dans ces rixes qui amènent souvent les souteneurs devant les tribunaux, il est constant d'observer que les parties génitales sont souvent visées. On sait fort bien, dans le peuple, les effets d'inhibition qui suivent les contusions testiculaires, et qui donnent d'emblée, à celui qui les produit, un immense avantage sur son adversaire; ainsi Hoffmann rapporte que dans leurs disputes, les paysans de Hongrie ont l'habitude de s'attaquer à coup de poing ou de pied dans les organes génitaux (1).

Nous croyons devoir distinguer, au point de vue des peines encourues par leurs auteurs, deux sortes de contusions testiculaires.

Dans une première série de cas, il y a mort subite par syncope, ainsi que le montrent les observations suivantes :

(1) Hoffmann et Brouardel. — *Méd. lég.*

« L'effet immédiat de la contusion est une douleur intense s'irradiant dans l'aîne et dans la région lombaire, obligeant le malade à se plier en avant, les mains instinctivement portées sur les bourses pour les protéger et les soutenir. La face est pâle, la peau couverte d'une sueur froide, la respiration haletante; des nausées, des vomissements succèdent à une sensation de malaise extrême; enfin, souvent on observe une syncope. Le caractère syncopal de la douleur se retrouve dans les contusions même légères. Il y a là une véritable « commotion testiculaire » (Kocher) s'accompagnant de symptômes analogues à ceux d'une blessure des viscères abdominaux. Curling rapporte, en effet, une observation de Schlesier, relatant un cas de mort subite après un tiraillement très violent du scrotum et des testicules; on ne trouva comme lésion qu'une rupture des artères et des veines spermatiques. Dans un cas de Fischer (cité par Kocher), la mort eut lieu après quelques heures : les testicules avaient été broyés par les dents d'un cheval (1).

« Evanoff rapporte le cas d'un homme de 65 ans qui reçut, en état de santé, un coup sur le testicule. Il tomba en disant : « Je meurs ! », perdit connaissance et mourut en peu de minutes. L'autopsie fut négative et la mort dut être attribuée aux effets de ce coup sur l'innervation centrale » (2).

« La contusion des testicules peut amener immédiatement la syncope et porter une atteinte très forte au système nerveux général » (3).

Il est certain que, dans ces divers cas, c'est l'article 309 et non l'article 316 du Code pénal, qui doit déterminer la pénalité encourue par le prévenu.

Mais le plus souvent on observe à la suite des contusions testiculaires des atrophies dont la pathogénie a été fort bien exposée par MM. Mollière et Augagneur (4).

(1) *Dict. de méd. et chir.* — Jaccoud.

(2) *Central Blatt*, 1887 et *Practitioner*.

(3) Devergie : *Méd. lég.* T. II. p. 263.

(4) *Dict. Dechambre*, art. *testicule*.

Ces atrophies évoluent rapidement, en quelques semaines. Ou bien la contusion du testicule amène la production d'hématocèles traumatiques, de vaginalites qui ne sont pas toujours une cause d'impuissance, comme les atrophies dont nous venons de parler. Citons à ce sujet une observation de Casper :

OBSERVATION 130. — Prétendue perte de l'aptitude à la reproduction, par suite d'un coup de pied.

L'ouvrier B..., âgé de trente et un ans, fort et bien portant, marié et père de cinq enfants, reçut le 3 février un coup de pied avec un sabot dans la région inguinale gauche. Il était resté quatre semaines à la Charité et le journal de l'hôpital constatait qu'il avait souffert pendant plusieurs semaines d'une tuméfaction douloureuse du testicule et du vase efférent du côté gauche. Six mois après, je fis mon exploration : par une forte pression sur le testicule gauche, on provoquait encore une douleur, ce testicule était atrophié, le vase déférent n'était plus gonflé. Il n'y avait ni hydrocèle ni hernie. Dans ce cas, les questions qui me furent adressées ne se rapportaient pas exactement au texte de la loi ; j'y répondis ainsi qu'il suit : « Vu l'espèce de la violence et de la maladie décrite, on ne peut douter que l'état actuel ne soit réellement la suite de ladite violence qui a dû produire une forte contusion des organes génitaux. On ne peut cependant pas regarder l'aptitude physique à la reproduction comme perdue pour le blessé, quoique B... prétende qu'il ne peut pas bien accomplir le coït. Car, s'il est possible que les lésions que nous venons de décrire rendent la faculté de reproduction plus difficile, ce ne sera probablement qu'un accident momentané dont la jeunesse et la bonne santé de B... triompheront bientôt. Quant à l'atrophie du testicule gauche, elle n'a pas d'importance, car on sait qu'un homme, même avec un testicule, est encore complètement apte à la reproduction. D'après cela je réponds aux questions posées : 1^o que l'aptitude à la reproduction n'est pas abolie chez lui ;

G. PINOT.

2° que ce qui cause l'altération de la santé de B..., c'est la violence en question (1).

Enfin, dans certains cas, des névralgies rebelles (testicule douloureux) peuvent être la conséquence de contusions :

« Nous en avons observé un exemple remarquable chez un gardien de la paix qui avait, dix-huit mois auparavant, reçu sur les bourses, à droite, un violent coup de pied. La douleur remontait jusque dans la fosse iliaque. Le testicule était sensible au toucher, l'épididyme et le cordon étaient bosselés, le testicule paraissait sain. Le cordon avait subi une sorte d'allongement, les bourses de ce côté étaient flasques, pendantes, le crémaster et le dartos semblaient avoir perdu complètement leur tonicité. Le moindre choc réveillait de vives douleurs s'irradiant dans la fosse iliaque et jusqu'aux lombes. Les muscles de la paroi abdominale se contractaient violemment, ces paroxysmes arrivaient quelquefois sans cause occasionnelle (2). »

Cette seconde catégorie de contusions testiculaires aboutissant à l'impuissance effective, soit qu'il y ait atrophie de l'organe, soit que le coït soit impraticable à cause de la douleur, doit, ce semble, relever de l'article 316 du Code pénal, puisque celui-ci vise surtout les obstacles apportés à l'acte de la génération.

Une dernière remarque : les contusions testiculaires, quels que soient leurs résultats immédiats ou éloignés, prédisposent l'organisme à contracter une série d'affec-

(1) Casper : *Méd. lég.*, t. I, p. 218.

(2) Augagneur ; *Dict. Dechambre*, art. testicule.

tions fort sérieuses. Fodéré, en 1813, déclare que « l'inflammation des testicules à la suite de violents traumatismes, quand elle n'est pas mortelle, laisse toujours après elle des maladies graves, telles que le squirre et le cancer 3). »

Il est certain que le testicule lésé devient un *locus minoris resistentiæ* (John Ashurst); et l'organisme est alors très apte à la localisation de diverses entités microbiennes, et parmi elles de la tuberculose.

Il nous reste maintenant à étudier les plaies du testicule et la castration proprement dite, dans le sens chirurgical du mot. Fidèle au plan que nous nous sommes tracé au commencement de ce chapitre, nous insisterons surtout sur le pronostic de ces traumatismes, sur leurs conséquences, et sur les modifications qu'ils apportent dans la fonction génitale.

Plaies du testicule par armes à feu. — Les statistiques suivantes montrent la gravité des plaies du testicule par armes à feu :

I. — Guerre de sécession. (Otis).	
Plaies	586
Castration entreprise ou complétée.	61
Mortalité générale.	18 0/0
II. — Guerre de Crimée. (Chenu).	
Plaies	11
Guérison avec perte totale de l'organe.	6
Guérison avec atrophie	4
Guérison sans altération appréciable	1

(3 Fodéré : *Méd. lég.*

III. — Guerre d'Italie. (Chenu)	
Plaies	13
Guérison avec perte totale de l'organe . .	8
Guérison avec atrophie	5

Les plaies par armes à feu compromettent donc, dans l'immense majorité des cas, l'existence du testicule qu'elles atteignent (Mollière et Augagneur).

Plaies du testicule par instruments piquants.

— Les plaies par instruments piquants sont les moins graves de toutes ; elles résultent souvent de la ponction d'une hydrocèle ; il est très rare qu'elles aboutissent à l'impuissance, si le diamètre de l'instrument qui les a produites ne dépasse pas 4 ou 5 millimètres (Augagneur et Mollière). Cependant, si des complications infectieuses surviennent par suite de la septicité de l'instrument vulnérant, il peut y avoir suppuration et destruction du testicule, ou péritonite mortelle ; M. Arteaga a fait sur les chiens des expériences confirmant complètement ces conclusions (1).

Plaies du testicule par instruments tranchants.

— La gravité des plaies par instruments tranchants dépend de l'état du testicule au moment de l'accident et de l'étendue plus ou moins grande de l'ouverture de l'albuginée. En effet, le dévidement des tubes séminifères se produit surtout lorsque l'organe est

(1) *Plaies du testicule*. Thèse de Paris, 1883.

enflammé (orchite antérieure) ; sur l'organe sain un ou deux pelotons apparaissent à l'ouverture, ne la franchissent pas et y contractent des adhérences (Monod et Terrillon). Si l'albuginée est incisée sur une certaine longueur, il est clair que, dans tous les cas, la hernie des tubes s'effectue (Augagneur). Bien entendu, des complications septiques peuvent survenir dans les mêmes conditions que pour les plaies par instruments piquants. Des hémorragies graves ont aussi été observées.

M. Demarquay a vu un cas dans lequel un homme se coupa, dans un accès d'ivresse, tous les organes génitaux avec un rasoir. Il perdit beaucoup de sang, ce qui amena la mort le jour suivant (1).

La division des testicules par un instrument tranchant peut n'être pas mortelle, mais celle du cordon le serait certainement s'il ne se trouvait pas sur l'instant un homme de l'art pour faire la ligature des vaisseaux sanguins (2).

Devergie a signalé certaines conséquences très intéressantes au point de vue génital, suivant le siège de la blessure.

Un des canaux éjaculateurs peut avoir été coupé et s'oblitérer, par suite de l'inflammation qui survient consécutivement, ou bien il peut subir, pendant le traitement, une déviation telle, que le sperme soit lancé dans la vessie, au lieu de se rendre dans l'urèthre, d'où résulte l'impuissance ainsi que Lapeyronie en a recueilli un exemple (3).

(1) *The Lancet*, 1872. p. 10.

(2) Fodéré, *Méd. lég.* 1813. t. III. p. 371.

(3) Devergie, *Méd. lég.* t. II. p. 263.

Plaies du testicule par instruments contondants. — Les plaies contuses du testicule sont rares, en raison de la mobilité du testicule et de la résistance considérable de la tunique albuginée. Le broiement de la glande est le plus souvent suivi d'accidents graves de septicémie ; la castration immédiate s'impose (Gosselin et Walther). L'inflammation des testicules causée par une violente contusion peut devenir mortelle (Fodéré, *Méd. lég.*). Dans certains cas, le corps contondant produit de véritables luxations testiculaires ; dans un cas de Hess de Huster (1), le testicule avait été chassé sous la peau de la cuisse ; le testicule fut remis en place ; le malade guérit complètement, sans atrophie de l'organe.

Arrachement des testicules. — L'arrachement des testicules est rarement accompagné d'hémorragie et souvent même il a été exempt de tout espèce d'accident ; hâtons-nous toutefois de dire qu'il en est fréquemment résulté des douleurs violentes dans l'abdomen, dans les reins et dans le trajet des cordons testiculaires. La gravité de ces sortes de blessures dérive donc de deux sources différentes, de l'étranglement qui cause l'inflammation consécutive et de l'atteinte portée au système nerveux, général et local (2).

Ablation des testicules. — Actuellement, en France, l'ablation des testicules dans un but criminel n'a

(1) *Correspond. Blatt. für Schweitzer Aertze*. 1^{er} nov. 1874.

(2) Devergie : *Méd. lég.*, t. II, p. 263.

guère d'autres motifs que la vengeance; nous en avons une preuve assez récente dans les derniers outrages que les femmes ameutées auprès du cadavre de l'ingénieur Watrin, firent subir à ses organes génitaux (26 janvier 1886).

Mais ces mutilations sont assez rares pour que nous citions entièrement l'observation suivante, que nous devons à l'obligeance de M. le professeur Lacassagne :

Bien Public, 22 mai 1878. — *Tribunaux*.

Un nouvel Abeilard

On sait quelle opération délicate fut pratiquée sur la personne du docte Abeilard par le chanoine Fulbert.

Peu s'en est fallu que Henri Latour, de Méonnes (Var), ne fût victime d'une amputation semblable.

Henri Latour avait fait depuis un an la connaissance d'une jeune orpheline, Claire Grimaud. C'était, d'ailleurs, une jeune fille laborieuse. Elle ne tarda pas à reconnaître qu'elle était enceinte, et elle en fit part à son amant qui promit, dit-elle, de l'épouser.

Or, le 29 décembre dernier, dans la soirée, Latour se rendit chez M^{lle} Grimaud. Il la trouva seule et elle lui dit : — Tu as bien tardé !

Il était resté, en effet, plus longtemps que d'habitude sans venir la voir.

Après avoir causé quelques instants, ils se couchèrent.

Le lendemain, vers 11 heures, Latour sentit que sa maîtresse le quittait; mais elle revint bientôt se coucher auprès de lui, sans toutefois entrer dans le lit. Latour voulut s'approcher d'elle; mais il ressentit bientôt une profonde douleur et se vit inondé de sang. Il eut pourtant la force de se lever et de se rendre chez un médecin qui lui donna les premiers soins.

Les constatations médico-légales établissent que Henri Latour a été victime d'une tentative de castration.

Claire Grimaud a, de ce chef, comparu devant la Cour d'assises du Var, siégeant à Draguignan.

Après la lecture de l'acte d'accusation et sur les réquisitions du ministère public, le huis-clos est ordonné.

Les portes ont été rouvertes pour le résumé de M. le président Auzias-Turenne.

Claire Grimaud a soutenu que jusqu'au moment où elle avait connu Latour, sa conduite avait été irréprochable. Elle lui a été constamment fidèle. Elle a un fils qui est né récemment, alors qu'elle était en prison.

C'est devant le refus de son amant de l'épouser et de reconnaître son enfant qu'elle a, dit-elle, « cédé à un mouvement d'indignation » que, pour sa part, Latour a dû trouver un peu vif.

Le verdict du jury a été négatif sur les questions qui lui avaient été posées. En conséquence, la cour a prononcé l'acquittement de l'accusée qui a été immédiatement mise en liberté.

Pourvu que cet arrêt n'encourage pas les demoiselles à suivre l'exemple que leur a donné M^{lle} Claire Grimaud. Ce ne serait pas, on l'avoue, le moyen de repeupler la France !

La vengeance n'est cependant point le mobile qui a poussé Journet à châtrer le menuisier Masson ; cette affaire, qui nous a été signalée par M. le professeur Lacassagne, est probablement unique en son genre et digne d'être rapportée :

Tribunaux. — 27 décembre 1888.
Journet « l'Affranchisseur »

On écrit de Rennes :

Journet, qui comparaissait samedi dernier, pour homicide par imprudence, devant le tribunal correctionnel de Rennes, est un gaillard d'une quarantaine d'années, à la grande

barbe fauve, aux longs cheveux noirs; sa physionomie est intelligente et douce.

Il était depuis longtemps employé au chemin de fer de l'Ouest, quand il se fit une véritable réputation par son habileté dans l'art de « couper » les animaux. Les hommes qui pratiquent cette opération sont désignés ici sous le nom « d'affranchisseurs ».

Mis en demeure de choisir entre le métier de hongreur et son emploi au chemin de fer, Journet abandonna la Compagnie et s'établit à Château-Giron. Il est marié et père de deux enfants.

Adroit en son art, il avait la main preste, opérait ses bêtes en un clin d'œil.

Or, il y avait à Château-Giron un paysan original et maniaque, le nommé Masson, menuisier de son état. Le malheureux était atteint d'une maladie qui le faisait atrocement souffrir, sans qu'aucun médecin eût jamais pu en donner un diagnostic précis. On parlait d'une névralgie dans une partie intime du corps. Dans l'exaspération de sa souffrance, Masson poursuivait depuis deux mois le hongreur de ses obsédantes demandes.

Il désirait que Journet le délivrât de ses tortures en lui faisant subir la même opération qu'aux bêtes.

Un jour enfin, le 16 novembre dernier, Journet se décida à exaucer sa prière, il fit entrer Masson dans son « atelier » et là pratiqua, déclare-t-il, l'opération sollicitée.

Masson se sentit extrêmement soulagé. Il prit tout d'abord une boîte en fer-blanc pour y renfermer la « pièce à conviction », qu'il désirait placer dans son caveau de famille. Puis, ce pieux devoir accompli, on le vit, pendant trois jours, parcourir d'un pas léger les rues de Château-Giron, content comme un homme délivré d'un poids affreux et trottant comme un lapin.

Malheureusement, quatre jours après, pris tout à coup du tétanos, Masson était emporté en vingt-quatre heures.

A raison de ces faits, Journet a été poursuivi pour homicide par imprudence.

Le hongreur de Château-Giron a été condamné à trois mois de prison et 50 francs d'amende.

Cette dernière observation nous montre que l'ablation des testicules peut entraîner des complications immédiates mortelles, et le malade peut succomber non seulement au tétanos, comme dans le cas qui précède, mais encore à des hémorragies graves (1), ou à des infections telles que la septicémie, la gangrène du testicule, le phlegmon diffus du scrotum (2). Aussi la castration a-t-elle toujours été fort dangereuse et on peut admettre qu'en dehors des précautions antiseptiques, elle donne une mortalité de 20 à 25 0/0 (3). Il est difficile d'avoir à ce sujet des indications exactes chez les peuples qui pratiquent encore l'eunuquage ; cependant Buffon nous donne des renseignements assez complets que nous croyons devoir reproduire :

L'amputation des testicules n'est pas fort dangereuse ; on peut la faire à tout âge ; cependant on préfère le temps de l'enfance ; mais l'amputation entière des parties extérieures de la génération est le plus souvent mortelle, si on la fait après l'âge de quinze ans ; et en choisissant l'âge le plus favorable, qui est depuis sept ans jusqu'à dix ans, il y a toujours du danger. La difficulté qu'il y a de sauver ces sortes d'eunuques dans l'opération les rend bien plus chers que les autres : Tavernier dit que les premiers coûtent cinq ou six fois plus que les autres en Turquie et en Perse ; Chardin observe que l'amputation totale est toujours accompagnée de la plus vive douleur, qu'on la fait assez sûrement sur les jeunes enfants, mais qu'elle est très dangereuse passé l'âge de quinze ans, qu'il en réchappe à peine un quart et qu'il faut six semaines pour guérir la plaie ; Pietro della Valle dit au contraire que ceux à qui on fait cette opération en Perse

(1) Taylor : *Méd. lég.*

(2) Jaccoud : *Dict. de méd. et chirurg.*

(3) Petit ; *Grande Encyclopédie*, t. IX.

pour punition du viol et d'autres crimes du même genre, en guérissent fort heureusement quoique avancés en âge, et qu'on n'applique que de la cendre sur la plaie. Nous ne savons pas si ceux qui subissaient autrefois la même peine en Egypte, comme le rapporte Diodore de Sicile, s'en tiraient aussi heureusement. Selon Thévenot, il périt toujours un grand nombre des Nègres que les Turcs soumettent à cette opération, quoiqu'ils prennent des enfants de huit ou dix ans (1).

De nos jours les moines cophtes qui se livrent à la fabrication des eunuques n'ont pas réalisé de grands progrès sur leurs devanciers : 10 pour 100 seulement survivraient aux tortures résultant de l'opération pratiquée d'un seul coup de rasoir et abattant tout ce qui dépasse le pubis (2). Cependant le docteur Pélikan a observé que, malgré la grossièreté des instruments, la brutalité des procédés opératoires et l'ignorance des opérateurs qui, bien entendu, n'ont aucune notion d'asepsie, la castration des Skoptzy, identique à celle que pratiquent les moines cophtes, entraîne rarement la mort. Il n'y en a que neuf cas connus ; la statistique est certainement incomplète, mais ces résultats n'en sont pas moins surprenants, si l'on songe que ces mutilations sont faites souvent avec des morceaux de lame de faux, des fragments de vitre, et que des herbes ou de la suie forment la base du pansement consécutif.

Si nous insistons sur la gravité immédiate de l'ablation des testicules pratiquée sans antiseptie et sans précau-

(1) Buffon : *Œuvres complètes*, t. IV, p. 73. Paris, à la Soc. biblioph.

(2) Duhousset, *Bull. Soc. anthrop.*, 1877.

tions opératoires, c'est que cette mutilation, accomplie dans un but criminel, doit avoir lieu précisément dans ces conditions. Quant à la castration chirurgicalement effectuée, elle présentait autrefois de graves dangers d'infection, qui pouvaient engager la responsabilité de l'opérateur (Fodéré), mais on n'a pas maintenant les mêmes craintes à ce sujet, et M. Mollière, comme nous l'a expliqué le Dr Robin, n'hésitait pas à pratiquer la castration double chez les tuberculeux, même quand un testicule paraissait encore sain ; il supprimait ainsi une excitation génésique excessive, très défavorable à ces malades, et provoquait chez eux un rapide engraissement, qui enrayait chez eux le développement de la tuberculose (1).

Nous aurions voulu établir une statistique des résultats immédiats de la castration en tant qu'opération chirurgicale ; malheureusement les malades sont presque toujours porteurs de néoplasmes et succombent rapidement à des complications (récidive ou généralisation), qui ne peuvent être mises sur le compte de l'opération elle-même. Grâce à l'obligeance du docteur Berthet, nous avons eu à notre disposition les nombreuses observations de castration faites par le docteur Mollière, et nous avons pu nous assurer que, chez les malades qui n'avaient pas été opérés pour tumeurs malignes, ce résultat s'est montré satisfaisant.

Tels sont les deux cas suivants :

OBSERVATION I. — Rivat Jean-François, 38 ans, célibataire, cultivateur à Lavalla, Loire ; entré à l'Hôtel-Dieu le 25 septembre 1881, service du Dr Mollière. Castration opérée par

(1) Mollière : *Leçons de cliniq. chirurg.*, Paris. Masson, 1888.

e Dr Poncet. Ce malade nous a écrit le 27 mars 1893 qu'il va très bien et qu'il est en bonne santé.

OBSERVATION II. — Fournier Auguste, 46 ans, marié, cultivateur à Beauvoir-de-Mare, (Isère); entré à l'Hôtel-Dieu le 13 avril 1886, sorti le 12 mai de la même année, service du Dr Mollière. Castration opérée pour hydrohématocèle. Ce malade nous a écrit le 28 mars 1893 qu'il ne s'est jamais ressenti un seul moment de l'opération.

Par conséquent la castration chirurgicale est une opération maintenant bénigne, mais la castration-criminelle, qui nous intéresse plus particulièrement, présente les mêmes dangers qu'autrefois.

M. Mollière signale l'engraissement rapide des sujets auxquels les deux testicules ont été enlevés. Ceci nous amène à parler des effets généraux de la castration sur l'organisme, après avoir étudié ses suites opératoires. Buffon (1) signale déjà les modifications de la voix, du système pileux qu'on observe chez les eunuques. Il existe un véritable féminisme : « Le pubis est tapissé par une grande quantité de graisse ; les individus sont faibles de corps et d'esprit ; ils n'éprouvent jamais de désirs vénériens ; la peau est beaucoup plus mobile et plus fine qu'elle n'est ordinairement chez les hommes ; les formes féminines prédominent ; les mamelles sont volumineuses ; les mains courtes et potelées, les cuisses et les jambes semblables à celles des femmes » (Orfila).

Chez les Skoptzy opérés jeunes, la voix reste celle d'un enfant ; le docteur Pélikan n'a pas remarqué de difficulté dans la prononciation de la lettre R, comme on l'a dit.

(1) *Œuvres complètes*, tome IV.

Si la castration a été faite à l'âge adulte, la voix n'est qu'affaiblie et parfois plus rauque. Comme d'habitude, la forme du corps s'effémine, les épaules se rétrécissent, le bassin s'élargit, la peau blémit, le tissu sous-cutané et les muscles deviennent flasques, la face est flétrie, jaunâtre, inerte, poupine ou vieillotte. A un âge avancé, le ventre est gros, les jambes massives, les pieds œdématisés, la démarche difficile et pesante, la dénutrition moins active, les urines acides et pauvres en urée et autres produits azotés. L'élongation démesurée des membres inférieurs, que Godart a vu se produire chez les eunuques d'Egypte à partir de l'époque où la puberté aurait dû normalement apparaître, a été aussi constatée sur les Skoptzy châtrés jeunes, par le D^r Merschejewski. Godart dit que les eunuques du Caire ont toujours l'air d'être gelés et sont toujours maigres. Le D^r Pélikan ne signale rien de pareil chez les Skoptzy. L'âge auquel la castration a été pratiquée joue d'ailleurs un rôle important dans les symptômes de l'eunuchisme. L'opération a-t-elle été faite avant la puberté? L'habitus est efféminé, la face est molle, boursoufflée, ridée; l'air est vieillot, la voix est aiguë ou enrouée; les poils font défaut à la face et aux parties génitales; le pénis est très atrophié. Si le sujet est châtré pendant l'évolution de la puberté, de 14 à 20 ans, on remarque un aspect féminin moins prononcé; la voix est élevée et douce, moins criarde que précédemment; des poils grêles, courts, doux, duveteux en un mot, existent à la face et aux parties sexuelles; le pénis est moins atrophié. Enfin, quand la castration remonte à l'âge mûr, au-delà de 20 ans, tous ces phénomènes généraux ou locaux sont moins marqués; la voix n'est point modifiée;

les poils ont poussé partout; on remarque seulement de la pâleur et de l'inertie de la face (Pélikan).

Quant à la force musculaire, elle ne serait pas toujours abolie, comme c'est la règle; elle pourrait être conservée ou même augmentée, d'après quelques observations de Godart. D'ailleurs les anciens châtraient les athlètes « pour que leur force ne se perdît pas dans le commerce des femmes. » (1) Il y aurait lieu d'instituer des expériences sérieuses à cet égard.

Tous ces symptômes généraux que nous venons d'étudier sont analogues à ceux qu'on observe chez les cryptorchides (2). D'autre part, on a signalé de fréquentes anomalies des organes génitaux chez les dégénérés (3), et MM. Bourneville et Sollier ont publié à ce sujet une statistique fort remarquable portant sur 728 sujets (4). Nous aurions voulu faire un travail inverse, et étudier les modifications de l'état intellectuel chez les individus qui ont subi la castration double; nous aurions voulu de plus leur faire des injections avec le liquide de Brown-Sequard et voir les changements qui auraient pu survenir dans leur organisme. Malheureusement les sujets d'expériences nous ont manqué, et nous nous contenterons de signaler ce fait important au point de vue médico-légal, que la perte des testicules a pu causer la lypémanie et porter au suicide (John Ashurst). Nous ne nous attarderons pas à étudier les changements du caractère, très variables

(1) Galenus : *De usu partium*, lib. XIV ; 15.

(2) Variot : *Soc. d'Anthrop.* 3 février 1892.

(3) Thèse de Louët. Bordeaux, 1889.

(4) *Progrès médical*, février 1888.

d'ailleurs chez les eunuques et qui en somme ne présentent pas une grande importance pour le médecin légiste, mais nous insisterons sur la possibilité de l'aliénation mentale à la suite de la castration. M. Teinturier, dans son étude sur les Skoptzy, signale ce fait intéressant .

Au point de vue moral, les Skoptzy, quoique susceptibles d'un certain attachement, sont égoïstes, rusés, menteurs, artificieux, avides ; il est difficile de dire si c'est là l'effet de la castration. Le Dr Pélikan semble attribuer à cette mutilation la rareté de la folie chez les Skoptzy : cependant l'influence de la perte des testicules sur le développement des formes tristes d'aliénation est bien connue. Gall et plus tard Huschke ont démontré que, chez les animaux castrés de bonne heure, il y a arrêt de développement du cervelet, de la moelle allongée et même des hémisphères cérébraux ; si la castration a été tardive, le même phénomène se produit encore, quoique à un degré beaucoup moindre. Si l'on rapproche de ces données anatomiques les modifications psychologiques signalées par le Dr Pélikan chez les Skoptzy, et par nombre d'auteurs chez les eunuques, il semble qu'il y ait lieu, dans l'appréciation du degré de responsabilité, de tenir grand compte de cet état intellectuel anormal, surtout quand la cause en remonte à l'enfance. Dans cette question de l'atténuation de la responsabilité, il serait présomptueux de rien affirmer ; nous ne pouvons que poser la question. En tout cas, il est certain que les Skoptzy ne sont pas des aliénés, et que chez eux rien ne ressemble aux différentes formes de la folie.

Nous croyons donc, malgré les divergences des opinions émises sur ce point, qu'il ne faut point oublier d'examiner l'état mental des castrés, comme d'ailleurs celui des amputés de la verge.

Si la question des modifications de l'état général des castrats est très controversée, il n'en est pas de même au sujet de l'impuissance, qui est la conséquence fatale de la castration double. C'est là l'*impotentia generandi* ou *azoospermie*, par défaut de sécrétion, formule très précise que nous empruntons au *Vade-Mecum du médecin légiste* (professeur Lacassagne). Mais la science possède un assez grand nombre d'exemples d'individus qui ont pu féconder plusieurs mois après l'opération, tant que leurs vésicules séminales renfermaient du sperme. Le docteur Krügelstein (1) a cité un cas remarquable dans lequel un homme dont les deux testicules avaient été emportés par un coup de feu aurait conservé le pouvoir de féconder sa femme après la guérison de la blessure. P. Frank, Otto, Henke, A. Casper rapportent des observations de castrats qui accomplirent plusieurs fois le coït. Otto a vu chez un individu, qui s'était châtré lui-même, une pollution survenir quelques jours après la castration, et Krahmer (2) a observé un cas analogue. Malheureusement dans aucun de ces cas le sperme ne fut examiné au microscope. Les monorchides ne sont pas impuissants ; il n'est pas rare d'observer des cryptorchides féconds (Taylor, Pélikan, Beigel). Enfin Pélikan cite dans son ouvrage sur les *Skoptzy* un certain nombre d'individus, privés de leurs testicules, qui se livraient à des excès de coït effrénés. Donc, dans le cas où un castrat serait accusé d'une tentative de viol, et se défendrait en prétextant que la perte des testicules a amené chez lui

(1) Henke's *Zeitschrift*, 1842, vol. I p. 332.

(2) *Hanbd. d. gericht. Méd.* 1857, p. 303.

une frigidité absolue, il ne faudrait point se hâter de conclure à l'innocence du prévenu, et rechercher avant tout le signe auquel M. le professeur Giuseppe Ziino, de l'université de Messine, attache une grande importance, à savoir l'existence des battements des artères dorsales de la verge; il y aurait là une preuve absolue de la possibilité des érections (1). Mais il n'en est pas moins certain que le docteur Pélikan, avec beaucoup d'autres auteurs, a observé chez les sujets ayant subi dans l'enfance la castration double, un arrêt de développement très considérable du pénis, qui n'est plus susceptible que d'érections imparfaites et difficiles à provoquer, même mécaniquement. Pélikan suppose que les spermatozoïdes non renouvelés par un nouvel apport de liquide spermatique, perdraient leurs propriétés physiologiques et subiraient la dégénérescence graisseuse; cette hypothèse n'est nullement confirmée, et en admettant qu'elle soit fondée, il reste toujours cette question : combien de temps faut-il pour que le sperme resté dans les vésicules séminales puisse être déclaré impropre à la fécondation? On ne peut donc nier la possibilité physiologique d'un coït fécondant après une castration faite dans l'âge adulte (2).

Ceci dit, il est incontestable que la castration double a pour conséquence une impuissance absolue, et « si un cas de ce genre se présentait à l'expert, il ne devrait pas hésiter à taxer d'impuissance l'individu châtré depuis plusieurs mois, et à plus forte raison depuis des années (3). »

(1) *Giornal di Psichiatria*, anno VI n° 3. Morgagni, anno xxxiv, décembre 1892.

(2) Hoffmann et Brouardel. *Méd. lég.*

(3) Devergie : *Méd. lég.*

En terminant cette étude de la castration criminelle, nous signalerons quelques caractères des cicatrices scrotales, rapportés par le docteur Pelikan, et qui peuvent servir au médecin-légiste.

Cicatrices scrotales à la suite de maladies (fortement déprimées).

Cicatrices scrotales à la suite de section par instruments tranchants (de niveau avec la peau).

Cicatrices scrotales à la suite d'accidents (morsures, — coups de pied, — chutes sur corps contondants) (très irrégulières).

Cicatrices scrotales récentes (étendues, — rugueuses, — saillantes, — transparentes, — laissent apercevoir les ramifications capillaires sous-jacentes).

Cicatrices scrotales anciennes (dimensions rétrécies, — plates, — lisses, — moins transparentes, — colorées en jaune-gris sale ou en jaune par le dépôt de pigment dans les tissus).

Cicatrices scrotales très anciennes (dimensions très rétrécies, — fort peu rugueuses, — le pigment a disparu ; la coloration blanche tranche nettement sur le fond brun du scrotum).

Nous sommes maintenant en possession de tous les éléments du problème que nous nous sommes posé : nous avons vu les lois qui punissent le crime de castration ; nous avons étudié d'autre part les conditions dans lesquelles se commet actuellement ce crime et ses conséquences médico-légales ; il nous reste encore à discuter si la peine est proportionnée à la faute, et s'il n'y aurait pas quelques modifications à faire sur ce point dans le Code pénal français.

CHAPITRE IV

Conclusions

Nous croyons que, de l'ensemble de ce travail, quelques conclusions se dégagent, faciles à établir.

Nous avons vu que la castration, excessivement fréquente dans les temps préhistoriques, contracta d'abord des rapports intimes avec deux autres crimes, l'infanticide et l'avortement, que plus tard, lors des premières civilisations, elle fut une conséquence de l'établissement de la polygamie, et qu'enfin, sous forme de castration religieuse, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Dans son évolution, la castration a progressivement diminué d'importance ; elle fut au début un crime logique et pour ainsi dire nécessaire ; elle n'est plus maintenant que la conséquence de quelques rêveries théologiques et le souvenir d'un passé lointain. Au point de vue anthropolo-

gique, elle est donc un crime « fini » et qui n'a plus sa raison d'être.

Aussi les législateurs qui ont eu successivement à réprimer la castration, après avoir édicté des peines fort rigoureuses (code de Justinien, Digeste, Julius Clarus), ont peu à peu abandonné les dispositions relatives à un crime qui ne se commettait plus ; nous en avons la preuve dans le silence des codes européens modernes (code allemand, code italien, code belge, code hollandais). Sans doute le gouvernement impérial a dû prendre des mesures sévères à l'égard des Skoptzy, mais c'est là un fait exceptionnel et nous croyons qu'on arrivera plus sûrement à détruire ces sectes religieuses en donnant au paysan russe une instruction suffisante qu'en le déportant en Sibérie.

La fréquence de la castration criminelle va donc sans cesse en décroissant aussi bien en France que chez les autres peuples. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau statistique qui termine notre second chapitre. Ce tableau met en lumière les faits suivants :

1° De 1820 à 1889, nos tribunaux ont statué sur un total de 27 castrations et de 16 tentatives de castration ;

2° Il y a eu 56 accusés dont 23 hommes et 33 femmes ; le plus grand nombre étaient âgés de 30 à 35 ans ; puis de 25 à 30 ans. De ces 56 accusés, 16 ont été acquittés, 9 ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité, 5 aux travaux forcés à temps, 14 à la réclusion, 4 à des peines correctionnelles, 7 à plus d'un an de prison, 1 à moins d'un an de prison ou à une amende.

3° *La peine de mort n'a jamais été prononcée.*

4° Le total de 27 castrations et de 16 tentatives de castration se répartit de la façon suivante, par périodes de dix années :

De 1820 à 1830.....	3 castrations
1830 à 1840.....	7 »
1840 à 1850.....	7 »
1850 à 1860.....	9 »
1860 à 1870.....	11 »
1870 à 1880.....	4 »
1880 à 1889.....	2 »
<i>Total.....</i>	43 »

Ce tableau nous montre que le crime, après avoir subi une légère augmentation de 1850 à 1860, et surtout de 1860 à 1870, diminue ensuite rapidement, puisqu'il n'y en a plus que deux cas, de 1880 à 1889.

Nos lois ont-elles suffisamment tenu compte de ces faits ? Sans doute la castration est un crime grave, puisqu'elle cause du tort à la fois à l'individu et à la Société. Mais, si nous rappelons que l'article 316 du Code pénal a été voté rapidement, sans discussion préalable, que cet article a été simplement copié dans les dispositions antérieures du droit pénal du Bas-Empire, qu'il punit des traumatismes d'une importance fort différente,

que le délai de 40 jours relatif à l'application de la peine de mort n'a été inspiré par aucune considération d'ordre médical, enfin que nos tribunaux eux-mêmes ont trouvé excessive la rigueur de cette peine, puisqu'ils ne l'ont jamais infligée, nous sommes portés à croire, avec M. le professeur Garraud, que la suppression pure et simple de l'article 316 s'impose. Cet article, empreinte d'un caractère « archaïque et restrictif », selon l'expression de M. Garraud, n'a plus sa raison d'être ; il est appelé à disparaître du Code pénal, lorsque nos législateurs voudront bien le remanier. Les individus coupables du crime de castration seraient punis conformément à l'article 309 (coups et blessures), et proportionnellement à la gravité de la mutilation, puisque cet article renferme toute une gradation de peines. Il appartiendrait au médecin légiste de déterminer la gravité de ces mutilations, quoique leur pronostic soit souvent difficile à établir d'une façon précise, comme nous avons pu nous en convaincre au chapitre précédent ; nous souhaitons que l'avenir nous apporte à ce point de vue des moyens d'investigation plus complets. On pourrait aussi assimiler la castration aux violences qui ont entraîné la perte de la vue, de l'ouïe, de la parole, etc..., selon les dispositions du Code allemand.

En tous cas, si l'on voulait maintenir l'article 316, il serait désirable que le mot de *castration*, source de tant de discussions à cause de son ambiguïté, soit remplacé par celui de « perte de la faculté génératrice » (Code allemand), qui s'applique également aux deux sexes. Quand au délai de 40 jours, il n'est justifié ni par des motifs médicaux, ni par des motifs juridiques ; il nous

semble donc inutile. Il n'y a pas lieu de compliquer le Code en faisant pour la castration une exception à la règle de 20 jours, délai normal qui concerne tous les autres traumatismes.

LE DOYEN,
LORTET

Vu, bon à imprimer :
LE PRÉSIDENT DE THÈSE,
LACASSAGNE

Permis d'imprimer
LE RECTEUR,
EM. CHARLES.

Lyon, le 12 janvier 1894.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ANCILLON. — *Traité des Eunuques*, 1707;
BIBLE.
BORDIER. — *Annales de l'Enseign. sup. de Grenoble*, 1893.
CASPER. — *Méd. lég.*, 1862.
Centralblatt, 1887.
Code pénal français.
Commentaire et complément des codes français, Paris, 1832.
DALLOZ. — *Jurisprudence générale*.
DEVERGIE. — *Méd. lég.* 1852.
Dict. Dechambre.
 « *Jaccoud*.
 « *Larousse*.
DION CASSIUS. — *Hist. Romaine*.
DUHOUSSET. — *Bull. Soc. Anthr.* 1877.
FABRE — *Dict. de médecine*.
FLAVIUS JOSÈPHE — *Antiq. Judaïq.*
FODÉRE. — *Méd. lég.* 1813
GALLIOT. — *Thèse de Lyon*. 1884.
GARRAUD. — *Droit pénal français*.
GUÉRIN. — *Gaz. Méd. de Paris*, 1859.
HÉRODOTE.
HOFFMANN ET BROUARDEL. — *Méd. lég.* 1881.
HOTCHKISS. — *Thèse de Lyon*. 1892.
JOHN ASHURST. — *Dict. Encyclopédique*.
JULLIEN. — *Thèse de Paris*. 1873.
JUVÉNAL.

- LACCASSAGNE. — *Vade-mecum du Méd. légiste*. 1893.
LAFARGUE. — *Bull. Soc. Anthr.* 1887.
LEGRAND DU SAULLE. — *Méd. lég.*
LETOURNEAU. — *Evolut. du mar. et de la famille*. 1888.
LOUET. — Thèse de Bordeaux. 1889.
LUCIEN.
MAGITOT. — *Bull. Soc. Anthr.* 1885.
MARTIAL.
MOLLIÈRE. — *Lec. de Clin. Chirurg.* 1888.
MORACHE. — *Pékin et ses habitants*. 1869.
NÉLATON. — *Thérap. Chirurg.*
PELIKAN. — *Gerichtlich. Medicinische Untersuchungen über
das Skopzenthum im Russland*. St-Petersbourg
1876.
PHILON.
PLATON.
PLUTARQUE.
« *Progrès* » de Lyon, 23 décembre 1893.
RECLUS. — *La Circoncision. Revue internat. des sciences*, 1879.
TAYLOR. — *Méd. lég.* 1881.
TEINTURIER. — *Progrès médical*. numéros 51, 52, 53. 1876.
numéros 16. 17, 1877.
VINCENTELLI — Thèse de Bordeaux, 1884.
ZUINO — (Giuseppe) *Giornal di Psichiatria* 1876 et *Morgagni*
1892.
-

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	1
I. — Quelques causes de la castration à travers les âges	3
II. — Législation de la castration.	19
III. — Caractères scientifiques et médico-légaux des mutilations désignées par le code pénal sous le titre de « Castration. »	31
IV. — Conclusions	69
Index bibliographique	75
